

GDR 2898

**La fiction : approches philosophiques,
linguistiques, anthropologiques,
esthétiques et littéraires**

Direction: Jean-Marie Schaeffer

Centre de Recherches sur les Arts et le Langage

CRAL – CNRS/EHESS - UMR 8566

I. Présentation générale

La fiction : approches philosophiques, anthropologiques, esthétiques et littéraires

Le présent projet de GDR a pour objet de mettre en œuvre une étude intégrée de la problématique de la fiction. Plusieurs raisons plaident en faveur de la légitimité scientifique et de la pertinence actuelle d'une telle entreprise.

- Depuis la Renaissance, l'Occident connaît un développement exponentiel des fictions artistiques en tout genre. De la naissance du roman moderne jusqu'aux jeux vidéos et aux dispositifs de réalité virtuelle, en passant par l'invention et le développement de la fiction cinématographique, les dispositifs fictionnels n'ont cessé d'occuper une place de plus en plus grande dans le champ des pratiques artistiques et du divertissement collectif ou individuel. Par ailleurs, dans le cadre de la globalisation des échanges commerciaux et culturels ces dispositifs ont essaimé dans toutes les cultures en se les appropriant à leur manière. Cette montée en puissance des pratiques fictionnelles en Occident à partir de la Renaissance, puis leur acculturation très rapide dans les autres cultures, sont des faits historiques et culturels importants. Pourtant, à ce jour, on ne s'est pas vraiment interrogé sur leurs causes, et encore moins sur ce qu'ils nous apprennent quant aux fonctions psychologiques et sociales de la fiction.
- La fiction apparaît comme une compétence mentale qui fait partie du répertoire fondamental des conduites intentionnelles humaines. Chaque fois qu'on a entrepris de s'interroger sur sa présence dans une société humaine, elle a été attestée, sinon sous la forme de pratiques artistiques instituées, du moins sous celle d'activités ludiques. Ce fait rejoint les travaux des psychologues qui ont établi que dans l'accession du petit enfant à une identité affective et cognitive stable, le développement de la compétence fictionnelle, qui commence à se mettre en place dès les premières interactions avec les adultes, joue un rôle central. Les constructions imaginatives solitaires tout autant que

les jeux fictionnels collectifs sont un élément central dans la maturation cognitive et affective de l'enfant et dans sa maîtrise progressive du réel. Etudier la fiction c'est donc aussi étudier un élément central du développement cognitif et affectif des êtres humains.

- Malgré l'importance des pratiques fictionnelles, malgré notre familiarité avec elles, et bien que notre *know how* pratique quant à la manière « correcte » d'en user soit rarement pris en défaut, il n'existe pas à ce jour de consensus scientifique quant à sa « nature » ou à ses traits constitutifs. Les difficultés rencontrées sont dues en partie à la généalogie historique de la notion de « fiction » : loin d'être utilisée uniquement pour désigner les fictions ludiques et artistiques, elle désigne aussi, selon les contextes, les illusions cognitives (pour Hume l'idée de « moi » est une fiction), les manipulations de tout ordre (c'est ainsi qu'on parle de « fictions » à propos de l'information manipulée), les croyances auxquelles on n'adhère pas (les « mythes » seraient ainsi des fictions), les modèles heuristiques (la « fiction » de l'état de nature ou celle du contrat social), les entités théoriquement stipulées mais non observables (la « fiction » de l'électron), et ainsi de suite. Il importe de comprendre ce qui distingue entre elles ces différentes familles de stratégies représentationnelles qui sont désignées par le terme de « fiction ».
- Cette clarification est un préalable nécessaire pour pouvoir aborder les questions centrales de la philosophie de la fiction. D'importants travaux ont été accomplis dans ce champ, par les logiciens et les philosophes de l'esprit : question du statut référentiel de la fiction, relation entre fiction et propositions contrefactuelles, relations entre la structure logique des univers fictionnels et celle des mondes possibles, définition pragmatique du statut des propositions fictionnelles, relation entre fiction et simulation mentale..... Mais beaucoup de problèmes restent en suspens dont celui, fondamental, de savoir s'il convient de considérer que la fiction identifie un type spécifique de représentation ou si elle correspond plutôt à un usage spécifique des représentations. Il semble bien que toute conception de la fiction présuppose *aussi* une théorie de la représentation et qu'à l'inverse toute théorie de la représentation prédétermine aussi un certain type de théorie de la fiction. Une clarification de la spécificité de la fiction comme représentation est donc susceptible d'apporter une contribution importante aux conceptions (philosophiques ou autres) de la représentation.

- La fiction investit les activités humaines les plus diverses. Elle s’incarne bien sûr sous forme de récits, de fictions cinématographiques, de pièces de théâtre, de tableaux. Mais elle structure aussi d’innombrables activités mimétiques ludiques, qu’il s’agisse de jeux individuels (l’enfant qui joue avec sa poupée ou avec une voiture miniature) ou collectifs (groupe d'enfants qui jouent au gendarme et au voleur). Enfin, elle se réalise aussi sous forme de pures constructions mentales sans incarnation exosomatique (le *daydreaming*). La compétence fictionnelle donne donc lieu à toute une gamme de dispositifs, qui peuvent être privés ou publics, de production ou de réception, emprunter les supports sémiotiques les plus divers, s’incarner matériellement ou rester purement mentaux, relever de l'art ou du jeu. Cette ubiquité des dispositifs fictionnels pose directement la question de la pluralité des modalités de fonctionnement de la fiction selon la diversité des supports représentationnels qu’elle investit. Cette question se pose tout particulièrement face au développement des techniques de réalité virtuelle et des dispositifs d’immersion totale : en quel sens les univers issus de ces techniques relèvent ils (ou ne relèvent-ils plus) de l’état mental « scindé » qu'on pense être caractéristique de l’immersion partielle induite par les fictions « traditionnelles » ?
- Au-delà de la question de la diversité des supports représentationnels de la fiction se pose celle des relations entre le fonctionnement fictionnel d’un support sémiotique et son fonctionnement non fictionnel. Cette question est particulièrement cruciale dans le champ du récit (du fait du caractère central de la construction narrative comme facteur constituant de l’identité individuelle et sociale). C’est un des champs où les études littéraires peuvent le plus enrichir une recherche intégrée sur la fiction. Les questions concernant les relations entre récit et fiction sont cependant loin d’être toutes résolues. Il importera notamment de se donner les moyens pour répondre à deux questions qui sont parmi les plus cruciales : existe-t-il des traits proprement narratifs (donc par extension : syntaxiques) par lesquels un récit fictif se distingue d’un récit factuel ? l’immersion (créatrice tout autant que réceptive) dans un récit de fiction passe-t-elle nécessairement par l’intermédiaire d’une figure de narrateur ? La première n'est pas sans incidence sur la question philosophique du statut de la fiction: y a-t-il une syntaxe propositionnelle spécifique de la fiction? La seconde est liée au problème de la simulation comme processus générateur de la fiction : qu'est-ce qui est au juste simulé?
- Les arts de la fiction, et notamment la fiction verbale et la fiction cinématographique,

constituent des lieux d'investissement particulièrement importants du dispositif fictionnel et à ce titre toute théorie de la fiction mal informée quant à la complexité des fictions artistiques ne saurait que manquer son but. D'une part, au même titre et avec la même force que les représentations véridictionnelles (vraies ou fausses), les fictions artistiques entrent de plain pied dans le répertoire des représentations à travers lesquelles la société construit sa propre identité. D'autre part, les fictions artistiques sont dotées d'une force cognitive propre, dont le mode de fonctionnement reste à décrire. Enfin, les fictions artistiques sont le lieu d'expérimentation pratique de la structure logique, pragmatique et cognitive de la fiction. Ces expérimentations sont certes enchâssées dans la mise en œuvre même du dispositif fictionnel, mais leur portée n'en est pas moins importante (il suffit de penser aux micro-fictions d'un Borgès), notamment lorsqu'elles portent sur les frontières entre le fictionnel et le non-fictionnel. Il conviendra d'étudier de manière systématique les diverses mises en œuvre de ces dispositifs artistiques méta-fictionnels qui sont une source de connaissance non négligeable, notamment pour l'étude philosophique du statut de la fiction.

- La fiction est l'objet de débats récurrents qui témoignent de notre attitude ambivalente à son égard. Il suffit de rappeler la discussion autour de l'influence néfaste - réelle ou supposée - des fictions violentes, ou encore celle concernant le risque d'une déréalisation du monde susceptible de découler du développement des techniques de réalité virtuelle. Il existe même des théories qui nous assurent que nous sommes en train de nous acheminer vers une société du simulacre généralisé où la distinction même entre réel et fiction s'évanouirait. Cette attitude ambivalente à l'égard de la fiction n'est pas nouvelle, puisqu'on la trouve déjà chez Platon. En tout état de cause, cette inquiétude témoigne du fait que si la fiction nous attire, elle est aussi susceptible de nous inquiéter. Cette inquiétude est aussi la traduction de présupposés spécifiques quant à ce qui distingue le fictionnel du factuel. Comprendre mieux la fiction permettra d'interroger la validité de ces présupposés qui définissent à la fois une théorie de la fiction *et* une théorie de la vérité.

Quels sont les enjeux d'un travail interdisciplinaire sur la fiction ? quels résultats peut-on en

escompter, et sur quels plans?

L'enjeu intellectuel consiste d'abord dans une clarification des notions : les usages du terme se sont multipliés et les avancées conceptuelles restent dispersées ; tout progrès dans le sens d'une unification de la théorie serait une avancée significative.

Le deuxième enjeu réside dans une meilleure connaissance de la fiction conçue comme processus mental, comme usage spécifique des capacités représentationnelles ou comme état de conscience spécifique. Les fictions artistiques étant des cristallisations de cette compétence mentale, une étude sérieuse des arts de la fiction doit être informée par les travaux dans le domaine de la philosophie de l'esprit et des sciences cognitives portant sur les questions de l'ontologie des entités et des univers, de la simulation mentale, de la réalité virtuelle, etc.

Un troisième enjeu réside dans une meilleure connaissance des dispositifs fictionnels. Ces dispositifs sont multiples et exploitent des supports sémiotiques et donc des cheminements cognitifs (message verbal, perception visuelle, immersion pluri-sensorielle,...) qui ne sont pas les mêmes dans tous les cas. Concernant cette question, la situation actuelle est celle d'une dispersion et d'un manque de réflexion commune: la plupart des recherches sont centrées sur tel ou tel dispositif particulier (fiction verbale, cinéma, réalité virtuelle, ...), les théories « générales » n'étant la plupart du temps que des extrapolations non contrôlées à partir du dispositif spécifique étudié.

Concernant la fiction verbale, l'enjeu principal est dans un déplacement du paradigme des études littéraires dominant à l'université et imposé aux élèves du secondaire. Le récent numéro du *Débat* sur l'enseignement du français fait ressortir crûment la prédominance des approches formalistes (linguistique de l'énonciation, théorie des genres, analyse du récit et de la description, stylistique des figures), difficiles à mettre en œuvre au niveau du secondaire et quasi indifférentes au contenu. Oublieux du fait élémentaire que la mise en forme n'est jamais que la façon dont est transmis un contenu, un tel enseignement, qui confond méthode formelle et doctrine formaliste, ne peut que conduire à la catastrophe. Or, les travaux récents sur la fiction (à l'exemple de ceux de Pavel) tendent à recentrer la recherche sur les questions de croyance, de valeur, d'investissement affectif, mettant au premier plan les mondes qui sont dans les livres et les rapports que nous entretenons avec eux. Il est important de les renforcer, et de les faire valoir dans un cercle élargi. Ils offrent une véritable alternative — et à l'heure actuelle, la seule — au dogmatisme figé d'un formalisme mal compris, devenu instrument de pouvoir des institutions pédagogiques, et à la déploration steinerienne sur la perte de la culture.

II. Composition du GDR

Le GDR regroupera des chercheurs issus des composantes suivantes :

- CRAL (UMR 8566) (CNRS/EHESS) :

Membres statutaires : Raymond Bellour (CNRS), Francis Berthelot (CNRS), Marion Carel (EHESS), François Flahault (CNRS), Nathalie Heinich (CNRS), Annick Louis (U. de Reims), Marielle Macé (CNRS), Jacques Morizot (Paris VIII, en délégation au CRAL depuis septembre 2005), Martine Pécharman (CNRS), John Pier (Université de Tours), Georges Roque (CNRS), Philippe Roussin (CNRS), Jean-Marie Schaeffer (CNRS et EHESS), Catherine Velay-Vallantin (EHESS), Ioana Vultur (Contrat de recherche EHESS).

ITA: Elisabeth Godfrid (CNRS), Cleo Pace (CNRS) (responsables des aspects éditoriaux des travaux), Christophe Potocki (co-organisateur du colloque « Roman Ingarden »)

Membres associés : Claude Calame (Centre L. Gernet, EHESS), Vincent Debaene, Catherine Grall (Université d'Amiens), Jean Jamin (LAS, EHESS), Marika Moisseef (LAS/CNRS-EHESS), Alexandre Prstojevic (Maître de conférences, INALCO), Yasusuke Oura (Université de Kyoto, Japon), Wolf Schmid (Professeur, Université de Hambourg), Sebastian Veg (CEFC, Hongkong), John Zeimbekis (U. de Grenoble).

- INSTITUT JEAN NICOD (CNRS/ENS/EHESS)

Jérôme Dokic, Paul Egré, Emmanuelle Glon, Joëlle Proust, Vincent Descombes

- IHPST (UMR 8590) (CNRS/Paris 1/ENS)

Membres statutaires : Jaques Dubucs (CNRS-Paris 1), Frederike Moltmann (CNRS-Paris 1), Gabriel Sandu (CNRS-Paris 1), Brian Hill (doctorant Paris 1), Wioletta Miskiewicz (CNRS)

Membre associé: Mircea Dumitru (Professeur, Université de Bucarest)

- DEPARTEMENT LiLa (ENS)

Membres statutaires : Michel Murat, Déborah Lévy-Bertherat, Agnès Derail

Membre associé : Thomas Pavel (Université de Chicago)

CLAM (EA 3507- Paris 7)

Françoise Lavocat, Andrea Carlino, Anne Duprat, Guiomar Hautcoeur, Claude Murcia, Marc Cérésuelo, Jacqueline Nacache

III. Axes de recherche

1. Notions

Responsables : Jaques Dubucs, IHPST (CNRS - Paris 1), Ph. Roussin, CRAL (CNRS)

Thèmes :

a) Perspectives logiques sur la fiction (Jaques Dubucs, IHPST CNRS/Paris 1, Gabriel Sandu, IHPST CNRS/Paris 1, Mircea Dumitru, Université de Bucarest, Brian Hill, Université de Paris 1)

On a souvent remarqué qu'un langage peut être vu de deux façons. D'une part, comme un ensemble déterminé de symboles auxquels peut être associé une interprétation sémantique, d'autre part, comme le support d'une pratique sociale concrète, mettant en jeu des locuteurs ou des scripteurs qui y produisent des discours dans certaines intentions définies. La première perspective voit dans le rapport des signes au monde la caractéristique essentielle du langage, tandis que la seconde met l'accent sur le rapport des signes à ceux qui les emploient, et sur les fins qu'ils se proposent d'atteindre en les utilisant. Les logiciens qui se sont intéressés aux langues naturelles ont pendant très longtemps adopté le premier point de vue. C'est un choix bien compréhensible. Les langages "formulaires" qui sont leur objet le plus familier sont, au moins en première analyse, dépourvus des propriétés de "couleur" qui sont le support de la persuasion, de l'émotion ou de l'imagination, et la variété des actes qui se réalisent au travers de l'usage de ces langages est fort limitée: il n'y a pas d'ordres, pas de promesses, pas d'excuses, pas de serments qui se formulent dans l'idiome mathématique, où il est toujours, pour l'essentiel, question d'asserter quelque chose.

1. Logique des objets fictifs. Compte tenu de ce point de départ, les logiciens se sont pendant longtemps efforcés d'écarter les propriétés qui concernent l'usage ponctuel d'une phrase par un locuteur ou un scripteur déterminé mû par une intention donnée au profit des propriétés constantes de cette phrase, c'est-à-dire des propriétés qu'elle aurait en toute autre circonstance, et si elle était prononcée ou écrite par tout autre individu poursuivant des objectifs arbitrairement différents. S'agissant du discours fictionnel, cette tentative de réduction a consisté à négliger l'intention particulière - appelons la l'"intention de fiction" - dans laquelle les phrases de ce discours sont produites, et à analyser les phrases en question comme des cas particuliers de phrases possédant une caractéristique sémantique générale, à savoir la présence de termes désignatifs actuellement dénués de référence. Cette orientation générale a inspiré de nombreux travaux (sémantiques « meinongiennes », théories paraphrastiques de Russell et Quine, logiques libres, etc.) dont certaines sont encore actives dans la théorie de la fiction contemporaine, et dont il conviendrait d'entreprendre un bilan systématique.

2. Logique des énoncés fictionnels. En vérité, il y a beaucoup de raisons de douter qu'il y ait une manière satisfaisante de traiter le défaut "objectif" de référence (c'est-à-dire le cas des désignations comme *la montagne d'or*, qui *échouent* à référer en vertu d'une propriété objective du monde) qui soit en même temps une manière satisfaisante de traiter le défaut "subjectif" de référence (c'est-à-dire le cas des désignations comme *Julien Sorel*, qui *ne sont pas destinées* à référer à quoi que ce soit dans le monde). En particulier, le traitement sémantique uniforme de l'absence de référence ne semble pas convenir aux énoncés relatifs aux créatures mentionnés dans le discours fictionnel, puisque tous les énoncés de ce genre n'ont pas (ou ne devraient pas se voir attribuer) la même valeur de vérité. Ainsi, il est certainement vrai, « en un certain sens », que Julien Sorel est né à Verrières et qu'il est fils de charpentier, et certainement faux, dans le même « sens », qu'il a passé son enfance à Oulan-Bator ou qu'il est le rejeton d'un spahi. En d'autres termes, et si l'on convient avec Russell de nommer "fictions logiques" les pseudo-référents des expressions prétendument désignatives qui apparaissent dans le discours ordinaire, Julien Sorel n'est pas une fiction de ce genre: il possède bel et bien, quant à lui, certaines propriétés, et les théories logiques uniformes des *ficta* ont tort de les lui dénier. Julien Sorel a ceci de semblable à l'actuel roi de France, qu'il n'existe pas, mais il a ceci de différent de lui, que nous pouvons dire qui il est, et les paraphrases logiques bien connues de Russell et de Quine sont insensibles à cette différence.

Dans un ouvrage qui peut être considéré comme la première tentative systématique pour tenir compte de cette différence d'un point de vue logique (*Logic of Fiction*, La Haye, 1974), J. Woods met en avant un principe de « pertinence de pari » (*bet-sensitivity*) : à propos des créatures qui interviennent dans les textes de fiction, et à propos, semble-t-il, d'elles seules, peuvent être engagés, gagnés et perdus des paris relatifs à certaines assertions. Alors même que l'auteur de fiction abdique, dès le départ, toute prétention à se rapporter sérieusement au monde (le fait qu'il feigne, la plupart du temps, de ne nullement renoncer à une prétention de ce genre n'est qu'une complication supplémentaire sur laquelle il est, de prime abord, inutile de s'attarder), certaines assertions relatives aux objets et aux créatures qu'il mentionne peuvent être rationnellement arbitrées, et c'est l'un des défis proposés à la logique que de rendre compte de cette propriété.

b) La pragmatique de la fiction : feintise et imitation (Claude Calame, Centre L. Gernet/CRAL, M. Macé, CRAL, J. Morizot, CRAL, John Pier, CRAL, Philippe Roussin, CRAL, Annick Louis, CRAL, JM Schaeffer, CRAL,)

Pour comprendre le statut anthropologique de la fiction il est utile de partir de l'hypothèse qu'elle est une cristallisation culturelle stable d'un ensemble de pratiques dont les exemplifications les plus fondamentales font partie intégrante de la vie de tous les jours (activités projectives, jeux fictionnels, jeux de rôles, rêveries, imaginations, etc.). Or, ces pratiques elles-mêmes — et donc *a fortiori* la fiction artistique — résultent de la combinaison d'un ensemble d'aptitudes cognitives, d'attitudes mentales ou d'activités psychiques plus élémentaires, parmi lesquelles les activités mimétiques sont les plus centrales.

Les faits de mimétisme à fonction de leurre (*mimicry*) sont largement répandus dans le règne du vivant, y compris bien sûr chez l'homme. Les leurres les plus complexes sont ceux qui investissent le niveau des comportements, et parmi toutes les espèces connues, l'espèce humaine est celle qui a le plus développé ce registre des leurres comportementaux, à la fois dans ses relations avec les autres espèces et dans les rapports interhumains. Comme les leurres humains sont intentionnellement produits on parlera plutôt de feintises.

Le lien entre feintise et fiction a surtout été souligné par les adversaires de la fiction. Or, cette identification est erronée: contrairement aux phénomènes de *mimicry*, la fiction ne comporte pas de feintise sérieuse mais de ce que de nos jours on appelle une «feintise ludique». Lorsque je feins sérieusement j'ai pour but de tromper effectivement celui à qui je m'adresse. Lorsque je feins dans une perspective ludique je ne veux pas le tromper. Mon but est simplement de l'amener à entrer dans l'univers imaginaire que j'élabore, à entrer dans un jeu de «faire comme si» (*make-believe*) (Walton) que je lui propose. Ceci signifie que la feintise ludique, contrairement à la feintise sérieuse, est toujours une «feintise partagée»(Searle). Les conditions opératoires de la feintise ludique sont donc à l'opposé de celles de la feintise sérieuse : une feintise sérieuse ne fonctionne que si elle n'est pas partagée, une feintise ludique ne fonctionne que si elle est partagée.

La notion de «feintise partagée» désigne l'institution du cadre pragmatique qui délimite l'espace de jeu à l'intérieur duquel le simulacre fictionnel peut opérer tout en l'empêchant d'envahir le système de nos croyances concernant «ce qui est pour de vrai». Selon le type de feintise, ce cadre doit être institué de manière plus ou moins explicite. Dans le cas d'un récit fictionnel, il est pour l'essentiel institué grâce au paratexte (par exemple l'identification générique) qui indique au lecteur que les représentations issues de sa lecture ne sont pas destinées à être réinjectées directement dans son système de croyances ni transformées en scénario actantiel. Pour beaucoup de types de feintise il est lié à un véritable encadrement matériel et spatial : la scène du théâtre (il suffit de penser par contraste au théâtre de rue et aux difficultés qui peuvent surgir dans ces cas pour tracer les limites entre le jeu et la réalité, étant entendu que le but du théâtre de rue est précisément de jouer avec ces frontières), la salle de cinéma, etc. Parfois les cadres sont emboîtés : c'est ce qui se passe dans le cas du cinéma ou le cadrage spatial et architectural ne suffit pas, puisqu'une salle de cinéma ne projette pas seulement des films de fiction, mais aussi des documentaires.

En termes de phylogenèse, une des conditions de naissance de la fiction réside peut-être dans l'opération qui a consisté à détacher les techniques mimétiques de l'activité de feintise sérieuse dans le cadre de laquelle elles avaient été développées au fil de l'évolution biologique des espèces. Et ce détachement, ou cette coupure, a été rendu possible précisément parce que l'efficacité propre des mimèmes est indépendante de l'attitude intentionnelle qu'ils servent. On peut donc supposer, et ici les travaux de l'éthologie seront d'un secours important, qu'il n'a pu être opéré qu'à partir du moment où les activités de *mimicry* avaient investi les comportements intentionnels, c'est-à-dire que seul un être vivant capable de développer des représentations intentionnelles pouvait inventer

l a c o m p é t e n c e f i c t i o n n e l l e .

c) Anthropologie et sociologie des représentations et théorie de la fiction (Nathalie Heinich, CNRS, Philippe Roussin, CNRS, Claude Calame, EHESS, Marika Moisseef, LAS, CNRS, S e b a s t i a n V e g , E H E S S)

La réponse à la question de l'importance de la fiction d'un point de vue sociologique et anthropologique exige la prise en compte de deux niveaux de lecture : la lecture « vernaculaire » et la lecture « savante ».

Pour ce qui est du vernaculaire, le propre de la fiction est de transmettre des représentations dans la forme d'une intrigue, avec des personnages, des actions, des situations imaginaires. C'est dire que ce médium est forcément plus personnalisé, incarné et dramatisé que ne l'est un exposé théorique ou un pamphlet, donc plus frappant, plus efficace en tant que production ou que véhicule de représentations collectives. A ce titre, la fiction est un objet hautement « commun », au sens où

il est partagé. C'est donc un objet de choix au titre de matériau pour les sciences sociales (cf. N. Heinich, « Penser la fiction », *Critique*, n° 666, 2002).

Pour la sociologie et l'anthropologie, la fiction est ainsi un matériau doublement utile : d'une part, grâce à ses capacités d'explicitation concrète des représentations, littéralement incarnées dans des personnages et des cadres imaginaires ; et d'autre part, grâce à ses capacités de généralisation, dès lors que la médiation de l'intrigue, lue et commentée par un grand nombre de ses contemporains, nous assure que ces représentations vont bien au-delà de la seule conception de l'auteur, pour exprimer ou pour produire des représentations collectives, quel que soit leur degré de généralité. Par exemple, si *Des artistes* nous renseigne assurément sur ce que pensait Balzac en 1830, *Le Chef-d'oeuvre inconnu* nous renseigne sur la façon dont un grand nombre de personnes, durant plusieurs générations, ont pu se représenter, concrètement, les artistes quelle que soit la validité de ces représentations par rapport à la réalité de la vie artistique. C'est dire que, paradoxalement, le sociologue engagé que fut le Balzac de *Des artistes* a moins à dire aux sociologues et anthropologues que le romancier Balzac, auteur du *Chef-d'oeuvre inconnu*.

Mais pour comprendre l'importance de la fiction pour une sociologie et une anthropologie des représentations, il faut éviter la confusion entre « fiction » et « littérature ». Une telle confusion entraîne la focalisation sur l'oeuvre d'art et, avec elle, le rejet des gros corpus mettant à mal l'unicité de l'oeuvre, ainsi que la réprobation envers tout mélange des genres entre oeuvres « majeures » (un grand roman) et « mineures » (un feuilleton télévisé, un roman-photo), mélange pourtant parfaitement légitime si c'est le critère de la fictionalité qui est retenu comme pertinent. Cette confusion est récurrente dans une partie de ce qu'on appelle la « sociologie de la littérature », qui tend à s'intéresser aux oeuvres littéraires en tant qu'elles sont, précisément, des oeuvres d'art, et non pas des supports pragmatiques construisant ou cristallisant un imaginaire collectif, contribuant à la socialisation, élaborant pratiquement les repères d'un monde commun, créant des communautés d'intérêts, etc. Or la fiction possède bien cette fonction de solidification des références collectives dès lors qu'elle circule par la publication : les personnages de romans, de films, de bandes dessinées, constituent des repères identitaires que partagent les membres d'une même culture ou sous-culture, d'une même classe d'âge. En cela, Tarzan est au moins aussi important que Julien Sorel, Tintin que Hamlet, Scarlett OHara que Mrs Ramsay. C'est donc bien en remettant la dimension esthétique de la fiction à sa juste place, celle d'une dimension parmi d'autres, que le travail sociologique et anthropologique sur la fiction peut véritablement commencer.

Responsables : Vincent Descombes (EHESS), Jérôme Dokic (EHESS), Jean-Marie Schaeffer (CNRS, EHESS)

Thèmes

a) Fiction et cognition (Jérôme Dokic, Paul Egré, Emmanuelle Glon, Joëlle Proust, Jean-Marie Schaeffer)

Les formes de l'imagination

Une théorie des soubassements cognitifs de la fiction implique une analyse de l'imagination comme faculté et processus mentaux. Or la nature même de l'imagination reste un sujet controversé parmi les philosophes contemporains de l'esprit. D'aucuns assimilent l'imagination à la supposition, et donc à la pensée conceptuelle. D'autres rapprochent l'imagination de la perception, et accordent éventuellement aux états de l'imagination un contenu non-conceptuel analogue à celui de la perception. Pour comprendre le rôle de l'imagination dans le domaine de la fiction, tant du point de vue de sa compréhension que de sa production, il faut donc clarifier les relations entre les différentes formes apparentes de l'imagination, notamment la distinction entre l'imagination sensorielle (« imaginer voir un coucher de soleil ») et l'imagination non-sensorielle (« imaginer que les richesses du monde soient mieux partagées »), de même que la distinction, établie (sous des formes diverses) par Zeno Vendler, Richard Wollheim et d'autres, mais curieusement négligée depuis, entre l'imagination objective et l'imagination subjective, c'est-à-dire l'imagination, « de l'intérieur », de sensations, émotions et pensées.

Imagination et simulation

Le concept de simulation développé au sein des sciences cognitives a été mis au service de l'analyse de l'imagination. On a pu ainsi concevoir celle-ci comme la faculté de simuler, c'est-à-dire de recréer ou reproduire, avec des modifications essentielles, d'autres états mentaux, non-imaginatifs. Plusieurs questions théoriques centrales se posent à propos d'une théorie simulationniste de l'imagination. Tout d'abord, la nature même de la simulation doit être clarifiée. Les sciences cognitives se contentent parfois d'une définition minimale de la simulation, qui s'applique lorsqu'un ensemble de capacités ou de mécanismes intervient dans le cadre de deux compétences apparemment différentes. Par exemple, la découverte de « neurones miroirs » dans le cortex prémoteur des singes macaques (par l'équipe de Giacomo Rizzolatti à Parme) suggère que le même mécanisme ou configuration neurale sous-tend la performance d'une action et l'observation de la même action exécutée par un autre singe (ou par un être humain). Certains théoriciens de la simulation prétendent que cette découverte met en évidence un précurseur phylogénétique de la

capacité générale de *décentrement*, c'est-à-dire la faculté d'adopter d'autres perspectives (spatio-temporelles ou mentales) sur le monde. La définition minimale de la simulation est toutefois incomplète. Le concept de simulation suggère l'idée d'une relation asymétrique entre deux états ou processus. Un état ou un processus est la simulation d'un autre lorsque le premier *copie* ou *imite* le second sous certains aspects pertinents. (NB : Il n'est pas évident qu'une telle asymétrie soit présente dans le cas des neurones miroirs). La question est alors de comprendre le fonctionnement d'un tel processus d'« imitation mentale » et la nature des états mentaux qu'elle produit.

Imagination et émotions

En allant au-delà d'une conception minimale de la simulation, on est prêt à reconnaître des états simulés qui correspondent à d'autres états mentaux, non imaginatifs. Par exemple, lorsqu'un sujet imagine croire qu'il pleut, il produit en lui une « quasi-croyance » qu'il pleut. Les quasi-croyances ne sont pas des croyances, mais des simulations de croyances, ou des « croyances feintes » [*pretend beliefs*]. Une autre question théorique centrale à propos de la théorie simulationniste de l'imagination concerne la portée de la simulation. Quels sont les types d'états mentaux que l'imagination est capable de simuler ? Y a-t-il, comme le suggère Greg Currie, des quasi-désirs qui permettraient d'expliquer des phénomènes tels que la *résistance imaginative* (c'est-à-dire la difficulté, signalée par Hume, que nous avons à imaginer des situations moralement répugnantes) ? Le cas spécifique des émotions est particulièrement pertinent pour une théorie de la fiction. Y a-t-il des émotions simulées ou quasi-émotions qui permettraient de rendre compte du *paradoxe de la fiction* ? Le paradoxe de la fiction concerne l'explication de notre engagement émotionnel dans la fiction, plus précisément de nos émotions à l'égard de personnages ou de situations que nous croyons pourtant ne pas exister. Une théorie simulationniste de l'imagination étendue aux émotions pourrait être capable de dissoudre ce paradoxe, mais d'autres options théoriques sont également possibles.

Simulation mondaine et simulation mentale

La compréhension de la fiction ne repose pas seulement sur la simulation mondaine, c'est-à-dire la simulation de situations spatio-temporelles décentrées par rapport au contexte du lecteur, mais aussi sur la *simulation mentale*, qui peut être définie informellement comme la capacité de se mettre « dans la peau » d'une autre personne ou d'un personnage fictif. La relation entre la simulation mondaine et la simulation mentale est toujours l'objet de vives controverses en philosophie de l'esprit et plus généralement dans les sciences cognitives. D'aucuns considèrent que la simulation mondaine est déjà une forme de simulation mentale implicite, et défendent, tels Robert Gordon, une conception particulièrement radicale de la simulation mentale ou « *mindreading* ». La majorité des auteurs concernés font toutefois valoir que le chemin de la simulation mondaine à la simulation mentale est plus long. Certaines notions théoriques relatives à l'esprit ne peuvent pas venir de la simulation elle-même, et doivent avoir une autre origine, innée ou acquise. Une meilleure compréhension du rapport entre simulation mondaine et simulation mentale pourrait résulter d'une étude des précurseurs ontogénétiques et phylogénétiques de la capacité de mentalisation (attention conjointe, action collective, perception sociale, comportement proto-symbolique), dans une perspective théorique qui tient compte des résultats de l'éthologie, de la paléanthropologie, de la psychologie du développement et des neurosciences.

b) Théorie de la fiction, simulation et immersion (Jérôme Dokic, Marielle Macé, Jacques Morizot, Catherine Grall, Jean-Marie Schaeffer)

1. Si toute fiction résulte de processus de simulation mondaine et mentale, l'inverse n'est pas le cas : toute simulation ne relève pas de la fiction qui implique un décrochage pragmatique qui n'est pas définitoire de la simulation mondaine et de la simulation mentale comme telles. Ceci pose directement le problème des relations entre l'« imagination » (au sens de « simulation ») et la fiction. Par exemple, dans le cas du *mind-reading* la simulation imaginative a un fort ancrage référentiel et pratique: il importe à la fois que celui dont je simule les réactions mentales existe réellement et que ma simulation reproduise de manière fiable ses états intentionnels. Il n'en va pas de même dans la simulation fictionnelle : elle porte sur des actants et des actions inventés dans et à travers le processus de simulation lui-même et n'est pas ancrée référentiellement (ni ne saurait être validée ou invalidée de manière directe, par exemple par une comparaison entre comportements prédits par la simulation et comportements effectifs). Par ailleurs, contrairement au *mind-reading*, dont les résultats sont injectés dans le contexte situationnel et actantiel qui a motivé le recours au processus de simulation, les résultats des simulations fictionnelles ne sont pas (ré)injectés dans le contexte situationnel et actantiel : la simulation est entreprise sans finalité instrumentale directe.

2. Un autre problème important qui reste à résoudre tient au fait que les fictions artistiques ne sauraient être réduites à l'activité de simulation mentale qui leur donne naissance et qui les réactive. Une fiction artistique s'incarne toujours dans un support sémiotique. Le créateur d'une fiction ne se borne donc pas à s'engager dans une simulation mentale : il traduit cette simulation en représentations publiques susceptibles d'induire chez le récepteur une activité simulatrice équivalente (toutes choses égales par ailleurs). Or, de ce fait, la situation se complique singulièrement, notamment dans le cas du récit verbal. Selon Käte Hamburger par exemple le domaine de ce qui est couramment considéré comme étant la fiction se divise en fait en deux champs radicalement disjoints : celui de la fiction à la première personne, qui consiste en une simulation d'énoncés de réalité, et la fiction à la troisième personne, qui consiste en une simulation d'univers imaginaires perspectiviques (donc, indexés sur des états mentaux). La narratologie en revanche maintient que toute fiction comporte aussi des éléments de simulation de vecteurs d'information. Et en effet, on constate que dans la majorité des récits de fiction à la 3e personne on trouve aussi des éléments de simulation de vecteurs d'information. En effet, rares sont les récits à la 3e personne qui ne comportent aucun élément de mimésis formelle, c'est-à-dire qui ne mettent en oeuvre aucun élément de feintise d'énoncés de réalité.

Une analyse adéquate des relations entre la théorie de la simulation et la théorie de la fiction doit donc s'interroger sur la fonction qui revient à la simulation de vecteurs d'information par les oeuvres de fiction. Il faudra notamment tester l'hypothèse selon laquelle cette simulation de vecteurs d'information a la fonction d'une d'amorce mimétique qui enclenche le processus d'immersion chez le récepteur. En distinguant ainsi entre la fonction de la mimésis formelle et celle de la simulation, on comprend qu'une fiction hétérodiégétique puisse comporter des composantes de feintise narrative même si son fonctionnement en tant que fiction relève de la simulation d'univers imaginaires. Mais on comprend aussi à l'inverse pourquoi elle ne se borne pas à induire des imaginations propositionnelles, donc des imaginations simulant des croyances (comme cela devrait être le cas si la feintise narrative était le « contenu » de la fiction), mais active aussi notre capacité de visualisation mentale et plus généralement l'ensemble des modalités représentationnelles et émotives associées aux faits visés par les représentations linguistiques. Enfin, si cette hypothèse est correcte, on ne s'étonnera pas non plus du caractère variable de l'importance textuelle de ces amorces : parfois elles sont envahissantes, comme dans les fictions du

XVIIe et XVIIIe siècle, parfois elles sont fortement réduites, comme c'est le cas dans les fictions étudiées par Hamburger.

3. Les théories de la simulation partagent avec les théories de la fiction le recours à la notion d'immersion. Ainsi en sciences cognitives, on définit l'immersion par deux caractéristiques: a) « les représentations utilisées dans la simulation incluent des propriétés phénoménologiques et spatiales qui sont organisées du point de vue d'un sujet percevant; la simulation est intrinsèquement perspective » (Dokic et Proust, 2002); b) « la simulation est immergée au sens où elle peut être purement pratique; le sujet ne réfléchit pas sur les processus de simulation eux-mêmes, qui sont en général cognitivement non pénétrables » (ibid.). Ces deux traits caractérisent aussi la situation d'immersion fictionnelle, si abondamment décrite par les écrivains eux-mêmes ou, plus récemment, par les théoriciens du cinéma.

En sémiotique, la situation d'immersion fictionnelle a été traditionnellement décrite comme un état mental scindé, le récepteur étant à la fois dans et hors de la fiction (sinon il y réagirait comme face à un événement réel). Cela pose la question du rapport entre immersion et leurre, dont une des formes est la distinction entre les états d'immersion partielle typiques des dispositifs fictionnels traditionnels et l'état d'immersion complète visé par les dispositifs de réalité virtuelle. Il peut ainsi y avoir leurre — c'est-à-dire confusion ou court-circuit entre le semblant et la réalité qu'il imite — en l'absence de toute intention de tromperie, donc y compris dans le cadre d'une feintise ludique. Ceci tient au fait que le mode d'opération d'un semblant possède sa dynamique propre, qui est indépendante de l'attitude intentionnelle du créateur et déterminée pour l'essentiel par le degré d'isomorphisme entre l'imitation et ce qui est imité. Dès lors que cet isomorphisme dépasse un certain seuil, l'imitation fonctionne comme leurre, quelle qu'ait été l'intention ayant présidé à sa production. Autrement dit, on peut produire intentionnellement un semblant qu'on veut le plus convaincant possible, alors même que l'on ne produit pas pour tromper la personne à qui on l'adresse. On tentera donc de tester l'hypothèse que telle est précisément la fonction du semblant dans le cadre de la fiction. Il existe des formes fictionnelles qui poussent cette logique jusqu'au bout en produisant ce qu'on appelle des «leures hypernormaux», c'est-à-dire des semblants qui parmi les traits qu'ils imitent renforcent sélectivement ceux qui sont les meilleurs inducteurs de leures : il suffit de penser au trompe-l'oeil pictural, ou à l'usage dans le cinéma de leures sonores hypernormaux, telle la technique du Dolby Prologic qui exagère l'éclatement sonore spatial pour renforcer l'impression du spectateur qu'il baigne dans un univers physique à trois dimensions, ou encore à un récit fictionnel qui maximalise la mimésis formelle du récit factuel ou celle du flux de conscience. Toutes ces techniques sont des opérateurs d'immersion mimétique.

D'où une question centrale qu'il conviendra de traiter : si la relation mimétique possède un mode de fonctionnement autonome, c'est-à-dire si sa force d'illusion dépend de la force de la relation d'isomorphisme qu'elle entretient avec ce qu'elle imite, comment se fait-il alors qu'une fiction qui se sert de leures hypernormaux ne contamine nos croyances concernant le réel ? Il semblerait qu'il faille ici introduire la notion de cadre pragmatique qui institue et encadre l'espace fictionnel permet à la fois que durant la phase d'immersion mimétique les mimèmes puissent opérer pleinement, et qu'au moment où le récepteur sort de cet état (lorsqu'il referme le livre, lorsque le film est fini, etc.) il évite de déverser ce qu'il vient de vivre par immersion mimétique dans son système de réalité.

c) Modélisation et feintise : théories psychologiques et théorie de la fiction (Brian Hill)

Si la fiction constitue un exercice de l'intelligence humaine de niveau supérieur, on s'attend à ce qu'il y ait des rapports étroits entre les problèmes posés par la fiction et les difficultés générales relatives aux capacités humaines les plus complexes. Dans la psychologie cognitive, on trouve deux approches de la lecture et de l'appréciation de la fiction. L'une s'inspire des travaux sur la mémoire et la lecture du récit en général ; l'autre est venue à la fiction par le biais de la question de la feintise. La première approche conçoit la lecture du récit en termes de construction de « modèles mentaux », peuplées de personnages, de leurs actions, de leurs intentions, et d'autres événements. La différence spécifique de la fiction par rapport aux autres modèles mentaux résiderait alors dans le cloisonnement de ces représentations en mémoire (insularisation qui est censée les « isoler » des représentations véridiques). La deuxième approche soutient que la lecture de la fiction consiste en un processus de simulation d'activités appropriées à la lecture d'un récit véridique (cf. ci-dessus).

A chacune de ces deux approches, on associe de façon privilégiée certains concepts : les « modèles mentaux » seraient ainsi les supports psychologiques des fameux univers fictionnels ; la simulation mentale serait quant à elle une réalisation psychologique de l'immersion fictionnelle. Par conséquent, il y a un parallélisme entre les problèmes des théories de la fiction et ces théories psychologiques.

Même si les modalités de la construction des modèles mentaux ou du déroulement des processus simulateurs peuvent être spécifiques à la fiction, la capacité du récepteur à « gérer » ces activités mentales pose apparemment un problème plus général. Par exemple, la question des faits réels pertinents à la fiction a pour versant psychologique celle des croyances et des représentations ordinaires que le lecteur « laisse entrer » dans le modèle mental ou « rend disponible » au processus de simulation. La question des vecteurs d'immersion relatifs à l'entrée dans une immersion fictionnelle ou relatifs au recours à un univers fictionnel correspond à la question de l'enclenchement des processus de simulation ou de des représentations « cloisonnées » figurant dans les modèles mentaux. Enfin, la question des capacités des lecteurs d'entrer et de sortir de l'immersion, d'appréhender la fiction de l'intérieur, aussi bien que de la considérer d'un œil externe, voire même critique, à partir du monde réel, a pour correspondant psychologique les questions à propos du système qui gère les processus simulateurs ou la construction et la manipulation des modèles mentaux. Comment ce système permet-il « de réaliser » une simulation (de l'effectuer de l'intérieur) et en même temps de « s'en servir » (de la saisir de l'extérieur) ; ou encore, comment permet-il de cloisonner les représentations relevant d'une fiction, en permettant néanmoins de les employer et d'y référer hors du modèle mental fictionnel approprié ? Cette question a évidemment trait à la frontière cruciale mais « poreuse » qui sépare la fiction de la réalité dans l'esprit du lecteur.

Il y a donc un certain nombre de questions qui se posent de manière parallèle aux théories psychologiques et à la théorie de la fiction : d'où la nécessité de les mettre en relation. D'une part, la théorie de la fiction ne saurait pas ignorer les apports des théories psychologiques ayant déjà traité la question de la gestion des simulations ou des modèles mentaux. D'autre part, étant donné que ces théories psychologiques trouvent des applications importantes en dehors du champ de la fiction, toute lumière apportée par la théorie de la fiction à la question de la gestion générale de simulations ou de modèles mentaux pourrait s'avérer utile. On pense particulièrement aux études relatives aux œuvres qui thématisent leur rapport à la réalité (Calvino), et qui donc semblent mettre en jeu à la fois l'exercice et l'emploi de la simulation, qui fluctuent, pour ainsi dire, entre l'intérieur et l'extérieur de l'immersion fictionnelle.

3. Univers

Responsables : Gabriel Sandu (CNRS- Paris1), Françoise Lavocat (Paris VII)

Thèmes :

a) Contrefactuels et mondes possibles (Jaques Dubucs, CNRS/Paris 1, Gabriel Sandu, CNRS - Paris 1, Mircea Dumitru, Université de Bucarest, Brian Hill, Paris 1)

Le fait que bien que l'auteur de fiction abdique, dès le départ, toute prétention à se rapporter sérieusement au monde, certaines assertions relatives aux objets et aux créatures qu'il mentionne peuvent être rationnellement arbitrées constitue un défi pour l'analyse logique de la fiction. Dans la période récente, les logiciens ont cherché à relever le défi en le rapprochant d'une autre énigme, celle qui est posée par les énoncés « contrefactuels », c'est-à-dire par les énoncés conditionnels dont l'antécédent est « irréal » (i.e. matériellement faux). Nous avons, là aussi, affaire à des énoncés qu'il paraît incongru de traiter de manière sémantiquement uniforme, ainsi que la logique classique nous y invite en vertu du principe *ex falso quodlibet*. En effet, d'une supposition contraire aux faits, comme *si les kangourous n'avaient pas de queue*, tout ne découle pas : certaines implications ayant cet antécédent sont présumablement vraies (peut-être, si tel était le cas, les marsupiaux tomberaient-ils à la renverse), mais d'autres sont certainement fausses (pourquoi, dans cette situation, les fleuves devraient-ils se mettre à remonter leur cours ?). Une théorie logique des contrefactuels aurait donc vocation à s'étendre à l'analyse du discours fictionnel, étant entendu que c'est l'ensemble du texte de fiction qui jouerait alors le rôle de l'antécédent irréal, et que les conclusions capables d'être tirées de cet antécédent correspondraient aux énoncés « légitimement » déductibles du texte en question. Or, une logique des contrefactuels a été effectivement proposée par le philosophe D. Lewis dans les années 1970 (*Counterfactuals*, Princeton U.P., 1973). Formulée en termes de « mondes possibles », cette logique définit les conditions de vérité du contrefactuel *Si A, alors B* par la vérité de *B* dans tous les *A*-mondes les plus proches du monde dans lequel le contrefactuel est évalué. En d'autres termes, cette évaluation requiert que l'on envisage d'autres mondes possibles que la réalité, mais non pas, cependant, des mondes possibles arbitrairement éloignés d'elle (il convient de s'en éloigner autant qu'il est requis pour avérer l'antécédent irréal, mais pas plus). Il est clair que cette sémantique est pertinente pour plusieurs des problèmes cruciaux de la théorie de la fiction :

- Comment définir rigoureusement la « métrique » de l'éloignement qui est au cœur du projet fictionnel ? La notion de distance entre mondes possibles est-elle irrémédiablement d'ordre pragmatique, comme le pensait, par exemple, N. Goodman ?
- L'idée de mondes possibles distincts mais équidistants de la réalité (il n'y a guère de raison, pour évaluer les contrefactuels ayant *Si Bizet et Verdi étaient compatriotes* pour antécédents, de donner la préséance aux mondes dans lequel ils sont tous deux Italiens sur ceux dans lesquels ils sont tous deux Français) ne donne-t-elle pas un sens rigoureux à l'idée que plusieurs « lectures » distinctes d'un texte fictionnel sont légitimes ?

- La sémantique des contrefactuels ne permet-elle pas, *via* des mécanismes générateurs d'indétermination, comme l'*intersection* entre mondes possibles, de surmonter les apories bien connues de l'identification entre mondes fictionnels et mondes possibles ?
- Cette sémantique doit-elle être considérée comme une simple représentation mathématique, ou bien existe-t-il des arguments permettant de la tenir pour expressive de dispositifs réellement instanciés dans la psychologie du lecteur de fiction ?

Sur tous ces points, on peut estimer que la coopération effective entre logiciens et spécialistes de la fiction permettra de progresser dans les deux domaines. En particulier, et dans une direction d'application jamais explorée jusqu'ici, on a de bonnes raisons d'espérer que la réflexion sur la sémantique et la psychologie de la fiction est en mesure d'éclairer plusieurs points encore obscurs ou contestables de la sémantique des contrefactuels aujourd'hui dominante.

b) Des mondes possibles aux univers de fiction (Françoise Lavocat)

Depuis les années 60, la théorie des mondes possibles, née chez les logiciens, a été exportée dans tous les champs du savoir. À l'intersection d'un certain type de questionnement philosophique (surtout inspiré de la philosophie analytique) et de la théorie littéraire, d'importantes contributions, en particulier outre-atlantique, ont vu le jour: elles sont responsables du renouveau actuel des recherches sur la fiction. Mais à part les travaux de Thomas Pavel et d'Umberto Eco, la plupart (comme ceux de Ludomir Dolezel, Ruth Ronen et Marie-Laure Ryan) restent méconnus en France. L'objet de cette recherche est double. Elle vise d'abord à initier les jeunes chercheurs français à ces théories novatrices. A cet effet, quelques uns de leurs auteurs seront invités à les exposer au cours du séminaire.

Mais il s'agit aussi de prendre un certain recul par rapport à la spéculation théorique. On peut considérer qu'ont été déjà largement débattues des questions comme celles de la définition des mondes possibles ou du statut ontologique du non-existant. L'objet de la présente recherche ne sera pas de relancer le débat sur ces problèmes qui seront traités par le groupe « Contrefactuels et mondes possibles ». En revanche, le caractère opératoire de ces théories pour l'analyse littéraire, pour la lecture des textes, suscite encore de nombreuses interrogations. On aimerait, par le travail collectif proposé, en interroger la pertinence, mais surtout en expérimenter la fécondité.

- En quoi le concept de monde possible permet-il, par exemple, de repenser la théorie des genres ? l'intertextualité ? La notion de "personnage" ?
- Le monde possible par excellence est-il le roman vraisemblable du XIXe siècle ? Cette théorie est-elle réservée à l'exploration d'univers littéraires contemporains, fondés sur la construction de mondes alternatifs, comme ceux de la science-fiction, ou peut-elle aussi renouveler l'approche de textes anciens ?
- En quoi peut-elle fonder une nouvelle approche des effets de lecture ?

c) Mondes fictionnels saillants (François Flahault, CRAL, Marc Cerisulo, Paris VII, Francis Berthelot, CRAL, Marielle Macé, CRAL, Marika Moisseef, LAS (CNRS), Jean Jamin, EHESS, Jean-Marie Schaeffer, CRAL)

Si les formes de la fiction sont innombrables, il n'en reste pas moins qu'il existe des univers fictionnels privilégiés. Les théories classiques de la fiction, se concentrant sur les fictions relevant de la haute littérature, ont souvent eu tendance à négliger ces univers fictionnels particulièrement

prégnants, soit en termes thématiques, soit en termes de genre. Trois champs seront privilégiés :

- Le romanesque. Le romanesque apparaît comme un objet majeur de la fiction. Est-ce que l'« éthos » romanesque est un universel thématique ou est-il spécifique à la culture occidentale? On a souvent souligné ses affinités avec le dualisme ontologique, si caractéristique de notre vision du monde. Cette caractéristique parlerait en faveur de sa spécificité culturelle. Mais on retrouve une fibre romanesque indéniable du côté de la Chine classique (notamment dans les contes fantastiques et les « romans » d'aventure) et du côté de l'Inde. Plus fondamentalement, le fait que le romanesque *cinématographique* ait réussi à s'étendre aussi rapidement au niveau mondial et qu'il ait su s'adapter avec autant de facilité aux particularités culturelles locales (ce dont témoignent notamment les cinémas égyptien et indien) semble indiquer que l'éthos romanesque n'est pas réductible à ce qui en lui se nourrit de la spécificité de notre propre tradition culturelle. Etant donné son attrait transculturel, ne se pourrait-il pas qu'il remplisse une fonction indispensable dans notre économie mentale? Thomas Pavel a ainsi montré que le romanesque est le lieu de la mise en œuvre de dispositifs inférentiels à travers lesquels nous pouvons comparer la pureté de nos exigences axiologiques avec les compromis inhérents à leur incarnation réelle. Sans doute peut-on élargir cette hypothèse : les dispositifs inférentiels en question s'exercent non seulement sur les valeurs, mais tout autant sur les affects, les pulsions et les actions. Dans tous ces domaines, le romanesque nous invite en effet à comparer ce qui est avec ce qui pourrait ou devrait être – ce qui invite à une étude de ses liens avec les utopies.
- Les contes. Le statut para-littéraire du conte populaire impose qu'on s'interroge sur la pertinence de la distinction entre le champ du fictif et le champ du factuel dans des activités verbales qui ne sont pas encadrées institutionnellement répertoriées comme relevant du champ littéraire de la fiction. Les fonctions sociales et existentielles des contes oraux peuvent-elles être décrites adéquatement à partir de la dichotomie entre récit factuel et récit de fiction, telle qu'on l'utilise usuellement dans le cadre des narrations littéraires? D'autres cadres – issus d'une pragmatique de la vie vécue – ne sont-ils pas susceptibles de jouer un rôle plus opératoire et productif?
- La littérature de science fiction. La science fiction est sans doute, de tous les genres fictionnels modernes et contemporains, à la fois le plus significatif et celui qui est le moins pris au sérieux par l'histoire culturelle. Or, on peut poser l'hypothèse qu'au sein de la masse des œuvres produites dans les sociétés occidentales modernes, la science fiction constitue un corpus mythologique d'ampleur équivalente à celui collationné et analysé par Lévi-Strauss pour les sociétés amérindiennes (Moissef, 2004). Or, les anthropologues ont beau affirmer que les mythes existent dans toutes les sociétés, qu'elles soient ou non très "évoluées" au plan technologique (Smith 1996 : 1037), ils n'en continuent pas moins à conférer le titre de mythes avant tout à des récits recueillis ailleurs et/ou écrits à une autre époque. Il s'agira donc d'éprouver l'hypothèse que la science-fiction doit être appréhendée comme un corpus mythologique au sens propre dont le contenu et la fonction ne peuvent être compris qu'en référence à l'aire culturelle au sein de laquelle il a émergé : l'Occident moderne où les sociétés accordent une place prééminente à la science dans les représentations autant que dans les pratiques. Son extension actuelle aux sociétés extrême-orientales (Japon, mais aussi Corée) n'en est que plus significative et demande à être étudiée.

4 .

Dispositifs

Responsables : Michel Murat, ENS, Marielle Macé , CNRS

Thème :

La fiction en ses médias (Michel Murat, ENS, Déborah Lévy-Bertherat, ENS, Agnès Derail, ENS, Marielle Macé, CRAL, Jacques Morizot, CRAL, Georges Roque, CRAL, Philippe Roussin, CRAL, Ioana Vultur, CRAL)

Dans la mesure où la fiction « re-joue » ou met en scène nos accès cognitifs au monde, et étant donné que ces accès sont multiples, il faut s'attendre à ce qu'il en aille de même des fictions, ceci en vertu du principe général qu'à tout type de modélisation « sérieuse » on peut faire correspondre une modélisation fictionnelle. Mais cela signifie aussi que les fictions vont être contraintes différemment selon la façon dont elles nous permettent d'accéder à l'univers fictionnel. Or, comme tout accès au monde est aspectuel, c'est-à-dire nous présente ce à quoi il se réfère sous un aspect spécifique qui correspond à ce qui est filtré par le mode d'accès choisi, il en découle que les fictions différencieront aussi par la modalité selon laquelle l'univers fictionnel prend figure dans le processus d'immersion mimétique. Il faut noter que cette diversité n'est pas une diversité de formes d'art ou de genres, mais plutôt une diversité de dispositifs fictionnels.

L'analyse de la variabilité des dispositifs fictionnels et de ses conséquences quant à l'aspectualité des univers fictionnels met au jour des problèmes complexes. Or, la variabilité des modalités de la posture d'immersion est en effet un des facteurs les plus importants de la richesse cognitive des fictions artistiques, puisqu'elle permet de créer des univers fictionnels à perspectives (ou points d'accès) multiples. Il faut par ailleurs noter que bien que le fonctionnement différentiel des dispositifs fictionnels soit difficile à décrire, la capacité de passer de l'un à l'autre semble être une aptitude « pratique » qui est facile à acquérir, puisqu'elle existe dès l'enfance. La fiction « publique » est donc par définition un mode représentationnel *transsémiotique*, au sens où sa définition se joue en amont des différences entre supports ou systèmes sémiotiques. Ainsi, beaucoup de pratiques fictionnelles combinent des dispositifs fictionnels, et donc des vecteurs sémiotiques, différents (polysystèmes sémiotiques).

Les travaux entrepris dans le cadre de ce thème porteront sur les arts fictionnels dans leur diversité l'accent principal étant mis cependant sur la fiction verbale, qui jusqu'à l'invention du cinéma et plus largement des média audio-visuels a été le vecteur principal des pratiques fictionnelles artistiques.

I V . A C T I V I T E S

1. Notions

a) R e c h e r c h e s c o l l e c t i v e s e t i n d i v i d u e l l e s

– *Récit, fiction, histoire et écriture de l'histoire* (Philippe Roussin, Annick Louis, Alexandre Prstojevic)

Ce groupe de travail, constitué des membres du CRAL et de collègues historiens de l'EHESS étudiera les relations entre le récit historique et le récit de fiction, avec une attention particulière consacrée à la question du « document ». L'objectif est de créer les meilleures conditions pour un travail commun des spécialistes en histoire et en analyse des textes, littéraires ou non.

Les études littéraires et l'histoire sont traversées depuis plusieurs décennies par un même défi, celui de penser les relations entre le narratif et le fictionnel. Les enjeux sont certes différents dans les deux domaines : formels, historiques, voire anthropologiques dans le champ des études littéraires, l'enjeu est proprement épistémologique pour les historiens, puisque c'est le statut même de la discipline qui est en jeu. Il n'en reste pas moins que les questions sont proches. Deux d'entre elles paraissent particulièrement centrales. D'une part, si les études littéraires se sont penchées sur l'analyse narrative et plus récemment sur la question de la fiction, il leur reste à prendre en charge la diversité des régimes discursifs et l'historicité des systèmes de construction de la narration et de la fiction. D'autre part, les historiens pourront lever un certain nombre d'équivoques concernant les relations entre le narratif et le fictionnel en prenant appui sur des analyses discursives, au sens technique du terme, susceptibles de clarifier d'éventuelles différences constitutives entre narration à visée référentielle et récit fictionnel. En mettant ensemble les réflexions menées dans les deux champs, on se propose donc d'enclencher une fertilisation croisée des débats.

Au-delà de la dimension épistémologique ou méthodologique d'une telle rencontre, ce sont leurs objets mêmes qu'historiens et spécialistes des arts et des lettres sont appelés à confronter. A titre d'exemple, il conviendra de s'interroger :

- sur le rôle modélisant de la fiction réaliste du XIX^e siècle pour les modèles narratifs utilisés en histoire ;
- sur l'historiographie des arts et des littératures, notamment dans ses rapports avec les modèles des histoires politiques;
- sur les conjonctures politiques et culturelles qui donnent sens à la construction d'histoires nationales, qu'elles soient « générales » ou « littéraires ».

La constitution du groupe est fondée sur une double conviction.

D'une part, les études littéraires sont susceptibles d'apporter une contribution notable aux débats des historiens, notamment grâce à l'analyse technique des procédures narratives, qui connaît aujourd'hui des renouvellements et des développements importants, en Europe du Nord, en Israël ou aux Etats-Unis, qui resituent la question dans le cadre plus vaste d'une théorie de la cognition. Par ailleurs, à travers la prise en compte récente de la réflexion philosophique issue de la tradition analytique sur la fiction (de Frege à Walton et Currie, en passant par Lewis, Searle, etc.), la question de la fiction dans le récit est un domaine qui connaît un fort regain d'investissement scientifique. Elle mobilise des méthodes qui relèvent de l'analyse philosophique, de l'étude de la cognition et de l'analyse linguistique (notamment à travers la réception, tardive, du travail pionnier de Hamburger) sur la base de croisements disciplinaires inédits et féconds.

A l'inverse, la problématique du récit dans le champ de l'histoire interpelle directement les études littéraires, notamment en ce qu'elle les force à s'affronter au problème de la multiplicité des régimes narratifs, dont les différenciations en termes de procédures narratives n'ont été explorées que de manière très partielle. De même l'existence d'états discursifs indécidables, ainsi que l'instabilité historique des cadres pragmatiques qui régissent la lecture des textes – autant de faits mis en lumière par les travaux des historiens qui exigent des littéraires qu'ils élargissent non seulement le champ de leurs objets, mais encore qu'ils intègrent les perspectives disciplinaires qui sont celles des historiens.

- *Fiction et narrativité dans les discours scientifiques de la Renaissance aux Lumières* (Françoise Lavocat ; Andrea Carlino) (2006-2008)

Dans le cadre de l'ACI « Terrains, techniques, théories », le programme intitulé « Styles et découpages du savoir, 1550-1700 », avait pour objectif (2003-2005) d'étudier des textes non littéraires, au moyen d'outils littéraires, afin de déterminer l'apparition, les déplacements, de la frontière entre les savoirs entre la fin de la Renaissance et le début du siècle des Lumières. Dans cette optique, un vaste corpus de traités de médecine, d'historiographie, de démonologie et de poésie a été examiné afin d'y analyser, entre autres, les formes de l'auto-désignation de l'auteur et du texte, dans la perspective d'une affirmation des disciplines.

Dans le prolongement de cette recherche, le groupe, qui réunit, autour du CLAM (Paris 7), historiens et littéraires de différents horizons (Oxford, Genève, Paris IV, ENS Lyon), se propose d'approfondir sa réflexion sur l'émergence de la narrativité et le statut du fictif dans les traités scientifiques au seizième et dix-septième siècles. Les axes privilégiés, qui donneront lieu à une journée d'études, seront les suivants : 1) Statut de l'anecdote et du fait-divers 2) Les modalités de littérisation du récit de catastrophe (récits de pestes, incendie de Londres, éruption du Vésuve) 3) Conscience du fictif et évolution des systèmes de causalité.

- *Fiction et représentations politiques : constructions fictionnelles et espace « démocratique »* (Sebastian Veg)

Etudiant la pragmatique de la fiction, on peut également s'intéresser à la dimension politique de cette relation au lecteur. Comme l'a relevé Jauss, un texte de fiction, en tant qu'acte pragmatique intentionnel, met en jeu un ensemble de normes, qu'il peut mettre en cause ou valider. Ainsi Bakhtine a délimité un ensemble de textes de fiction « dialogiques » qui lui paraissent renverser toutes les normes dans un mouvement cyclique sans fin. Deux axes de réflexion s'ouvrent alors.

1. Du point de vue théorique, si l'on accepte le fait que la caractéristique pragmatique de la fiction est de susciter la croyance de son lecteur – une croyance d'un type particulier, qui distingue la fiction du leurre – on peut s'interroger sur les conséquences politiques de ce jeu avec les croyances. D'un côté, l'univers fictionnel a la caractéristique d'être clos, et cette clôture postulée par le lecteur est précisément l'un des ressorts de l'immersion de ce dernier (le suspense). La clôture de l'univers implique alors *a priori* l'existence d'une normativité, ne serait-ce qu'implicite, d'un « dernier mot » sur l'intrigue et les personnages, qui est la raison pour laquelle le lecteur dévore les pages pour « arriver à la fin ». En même temps, la clôture de l'univers fictionnel qui se referme à la fin de l'œuvre correspond souvent une réaffirmation de son caractère fictionnel et, pour peu que cette affirmation soit explicite, elle remet en cause la normativité interne à l'œuvre, renvoyée du côté de la fiction. On peut ainsi se demander dans quelle mesure la fiction est intrinsèquement porteuse d'une normativité de type démocratique, qui joue avec les croyances du lecteur, tout en se dérochant et en laissant celui-ci juger en dernière instance.

Alors que pour Bakhtine la catégorie des fictions « dialogiques » semble intemporelle, cette question demande à être davantage contextualisée et historicisée. Dans le contexte de l'anthropologie des représentations, on peut s'interroger, à l'aide d'exemples précis, sur l'impact de la « démocratisation » des sociétés et de la pratique de la fiction (du côté de l'auteur comme du lecteur) sur les constructions fictionnelles elles-mêmes. En clair, alors que certaines œuvres de fictions ont toujours comporté une dimension métalittéraire, on peut se demander si celle-ci n'est pas investie d'un sens politique plus explicite et plus complexe à l'époque moderne. L'étude détaillée des auteurs du 4 mai en Chine – emblématiques entre tous d'un prétendu « engagement » littéraire qui rejette la « tradition » –, mais aussi de textes de Kafka ou de Brecht, incite à pencher pour une utilisation politique nouvelle, mais nuancée, de la dimension autoréférentielle de la fiction. Les remises en cause de l'espace théâtral chez Brecht, les apories d'interprétation des textes de Kafka, les mises en abyme enchevêtrées de Lu Xun, renvoient moins à l'« engagement » qu'à la recherche d'un nouveau rôle politique pour la fiction dans un monde pris dans un processus de démocratisation inachevé.

- *Fictions de l'Est, fictions de l'Ouest* (Yasusuke Oura, Université de Kyoto, Japon, Jean-Marie Schaeffer, Cral, Sebastian Veg, Cral)

Ce travail mené en collaboration avec le *Research Institute in Humanities* de l'Université de Kyoto se proposera de confronter les conceptions (notions, limites, champs sémantiques et pragmatiques) et les pratiques occidentale et extrême-orientale de la fiction. Ce projet sera co-dirigé par Yasusuke Oura (Université de Kyoto), J-M Schaeffer et Sebastian Veg (pour le CRAL). Il prendra la forme d'échanges réguliers de chercheurs et de colloques. Le premier est prévu provisoirement pour 2007, soit à Paris, soit à Kyoto.

b) Séminaires

- « *Récit, fiction, histoire* » (Annick Louis, CRAL/Université de Reims et Alexandre Prstojevic, Cral/Inalco) (EHESS, à partir de l'hiver 2005-2006)

Le séminaire « Récit, fiction, histoire » est conçu comme une suite du colloque « Récits-limite » organisé en février 2005 par Jean-Marie Schaeffer, Philippe Roussin et Alexandre Prstojevic).

Comme son intitulé l'indique, l'objectif du séminaire est de développer une réflexion théorique et poétique sur les spécificités du récit de fiction dans son rapport aux récits historiographiques et testimoniaux, mais aussi par rapport à un ensemble verbal qui l'entoure socialement et culturellement. En d'autres termes, l'enjeu scientifique est de comprendre et – si possible – théoriser le sens et le positionnement du récit dans le réseau notionnel composé des éléments tels que fiction, document, témoignage, science, culture, etc.

- Séminaire de recherche commun CRAL-ENS-IHPST : « *Fiction* » et théories de la fiction : termes et concepts (Jacques Dubucs, Gabriel Sandu, Michel Murat, Marielle Macé, Jean-Marie Schaeffer) (à partir de novembre 2006)

Ce séminaire collectif réunira tous les membres du GDR et a pour objet l'établissement d'un cadre notionnel de base susceptible d'être partagé par tous les chercheurs engagés dans le GDR

c) Journées d'étude et colloques

- *Poétique-fiction* (Martine Pécharman)

Journée d'étude organisée par le CRAL à l'EHESS. Date : printemps 2006

Par-delà les questions traditionnelles de la poétique – comme la nature des genres –, il n'est pas fréquent de soumettre à l'interrogation ce qui donne à ces questions un enracinement métaphysique possible. Parler de « métaphysique de la poétique » nous permettrait au contraire de renvoyer aux fondements de la poétique (c'est-à-dire à ses problèmes fondamentaux) plutôt qu'aux œuvres dans lesquelles elle se réalise. C'est en ce sens que l'on se propose d'analyser la manière dont l'enracinement de la poétique s'accomplit aussi bien sous la forme d'une philosophie de l'esprit (quelles sont les dispositions permettant à l'esprit de reconnaître une fiction comme fiction ?), que comme ontologie (quel statut accorder aux êtres de la fiction ?), ou comme théorie des modalités (quelle nécessité accorder aux univers de fiction et aux événements qui y sont inclus ?).

Le premier versant de ce programme de recherche – appartenant principalement à la philosophie de l'esprit – privilégie le statut du mode de la pensée à l'égard de la fiction prise comme telle. Le pendant de ce premier aspect du programme, se rapprochant davantage de la fiction objectivée, consiste dans l'examen de la formule « *ut pictura poesis* ». Il s'agit cette fois d'un mode d'étude de la fiction dans sa dimension d'expression. La poétique, pour être entendue dans ses fondements, pose enfin des questions d'ontologie, car la nécessité inhérente à la fiction est une nécessité qui exige, pour être appréhendée, que l'on ait suspendu la nécessité cosmologique.

Les différents aspects de ce questionnement ont ainsi pour centre de convergence la possibilité même de la neutralité propre à l'univers de la poétique rationnelle, qui, sous les apparences de l'auto-engendrement, révèle à l'examen une véritable consistance nomologique.

- *Fiction et constructivisme* (Philippe Roussin)

Journée d'étude organisée par le CRAL à l'EHESS. Date : printemps 2007

Un débat théorique oppose, dans des disciplines diverses (esthétique, théorie du droit, anthropologie culturaliste, histoire des sciences, logique... ; ce débat a été porté en particulier récemment par S. Breton, Y. Thomas, M. Augé, J. Jamin, ou L. Boltanski) la description à la construction, le réalisme au nominalisme, l'intuitionnisme au constructivisme. La notion de fiction est souvent mobilisée du côté des arguments de l'un et l'autre camp, engendrant des malentendus sur les enjeux des concepts.

On reprendra à nouveaux frais la question en s'interrogeant sur les prolongements pragmatiques du constructivisme, à commencer par l'observation de ce que, si l'épistémologie officielle est constructiviste, la pratique ne l'est pas. Il s'agit de clarifier le dialogue entre littérature et sciences sociales, le point d'accroche étant la fiction, lieu de dialogue mais aussi de malentendus.

- *Roman Ingarden : Ontologie, esthétique, fiction*

Colloque international organisé par le CRAL à la Bibliothèque Polonaise de Paris

Date : 16 - 17 novembre 2007

(responsables : Jean-Marie Schaeffer et Christophe Potocki, CRAL – CNRS/EHESS)

Roman Ingarden est sans conteste une des grandes figures de l'esthétique philosophique - et de la philosophie tout court - du XXe siècle. Pourtant sa pensée est peu présente en France, du moins hors des cercles spécialisés de la phénoménologie ou des études polonaises. Cette absence est particulièrement frappante dans le champ des travaux d'esthétique et de philosophie de l'art, mais aussi dans ceux des études littéraires ou de la musicologie – pour ne nommer que deux domaines où Ingarden a apporté des contributions substantielles. C'est pourquoi le but premier de notre colloque est de réintroduire la pensée d'Ingarden dans les débats actuels de l'esthétique et de l'étude des arts.

En intitulant ce colloque « Roman Ingarden : Ontologie, esthétique, fiction », nous en indiquons l'orientation principale : aborder la pensée esthétique du philosophe en la replaçant dans le cadre de la philosophie générale qui la fonde et en mettant l'accent sur sa conception de la fiction qui en constitue un des lieux cruciaux.

Notre colloque ne veut pas en rester à une vision historique d'Ingarden. Nous sommes convaincus du caractère toujours actuel de sa pensée pour l'esthétique et la théorie de l'art contemporaines. Nous nous proposons donc de réunir les plus éminents spécialistes de la pensée d'Ingarden tout en ouvrant l'éventail des interventions à des chercheurs travaillant dans des directions fort différentes mais pour qui, à un titre ou à un autre, la démarche et les conceptions d'Ingarden restent irremplaçables pour aborder certains des problèmes qu'ils se posent.

Esteban Buch (CRAL) : « Une relecture d'Ingarden à la lumière de certaines tendances récentes en musicologie »

Rolf Fieguth (Université de Fribourg) : « Aspects schématisés et qualités de valeur esthétiques »

Brian Hill (IHPST) : « L'œuvre littéraire comme construction. Réflexions à partir d'Ingarden »

Hanna Konicki (Université Paris IV) : « "Quelques remarques sur l'art cinématographique" (1947) de Roman Ingarden et leur portée actuelle »

Patricia Limido-Heulot (Université de Rennes 2) : « De l'objet purement intentionnel à l'objet noématique, et retour »

Wioletta Miskiewicz (IHPST, CNRS) : « Le concept de la situation esthétique »

Zofia Mitosek (Université de Varsovie et Paris IV) : « Attitude esthétique et fonction poétique (concept de l'*Einstellung* chez Roman Ingarden et Roman Jakobson) »

Christophe Potocki (CRAL, CNRS) : « "O t _umaczeniach"/ Des traductions »

Roger Pouivet (Université de Nancy) : « L'ontologie de l'art de Roman Ingarden »

Philippe Roussin (CRAL, CNRS) : « Roman Ingarden, l'Ecole de la réception et la théorie de la fiction »

Jean-Marie Schaeffer (CRAL, CNRS et EHESS) : « L'esthétique d'Ingarden aujourd'hui : une mise en perspective »

Władysław Stróżewski (Université Jagellonne de Cracovie) : « Ingarden's Ontology and its Role in his Aesthetics »

Paweł Taranczewski (Académie des Beaux-Arts et Académie Théologique de Cracovie) : « Roman Ingarden et sa conception de la peinture : œuvre, expérience esthétique, sens, valeur »

Karol Tarnowski (Université Jagellonne et Académie Théologique de Cracovie) : « La situation des valeurs aujourd'hui. A propos de "Qu'est-ce que nous ne savons pas des valeurs ?" de Roman Ingarden »

Danuta Ulicka (Université de Varsovie) : « Time and Duration in Literary Work Cognition According to Ingarden's Concept (Bergson's Origins of the Narrative Concept of Understanding) »

Ioana Vultur (CRAL, contrat de recherche EHESS) : « Structure et concrétisation dans l'esthétique d'Ingarden »

d) Publications

-Thomas Pavel et Jean-Marie Schaeffer, *La fiction*, PUF, Collection Que sais-je ? (2008)

- *Théories de la fiction*.

Préparation d'une anthologie de textes théoriques fondamentaux consacrés à la fiction, pour laquelle les responsables sont en phase de négociation avec Gallimard collection Folio-Essais).(Philippe Roussin, Marielle Macé, JM Schaeffer, collaboration éditoriale : Elisabeth Godfrid et Cléo Pace) (remise du manuscrit : fin 2009)

2. Processus

a) Recherches collectives et individuelles

- *Fiction, imaginaire et simulation mentale* (François Flahault, Marielle Macé, Jacques Morizot, Jean-Marie Schaeffer)

A partir d'automne 2007

Lorsqu'on déplace la question de la narratologie vers la théorie de la fiction, et vers une conception simulationniste de celle-ci, on peut aborder la question du narrateur avec plus d'économie, et sortir de l'opposition entre la thèse narratologique de l'existence universelle du narrateur (nécessaire à l'hypothèse de la présentation de l'information narrative, excluant *a priori* l'auteur et le lecteur) ou celle de l'inexistence du narrateur (thèse métaphysique de l'auto-présentation du récit).

La réintroduction de la causalité intentionnelle des traits narratifs, en l'occurrence de l'auteur comme origine du récit, et du lecteur comme lieu de reconstruction de l'univers créé, bref la bascule pragmatique de l'approche, permet et de réengager le débat, et de repenser l'opposition du fictionnel et du factuel sans renoncer à l'hypothèse d'une portée cognitive des comportements fictionnels : une représentation à laquelle ne correspond pas d'objet réel peut être un élément indispensable dans des opérations mentales qui, elles, portent sur des objets réels, sans que par ailleurs cette représentation imaginaire ne contamine « ontologiquement » le processus représentationnel dans lequel elle intervient. Il s'agit donc de déplacer la question de la fiction depuis celle du statut vérifonctionnel d'une représentation isolée, vers celle du rôle de cette représentation dans un mode opératoire spécifique des représentations mentales.

- Workshop : *Les Fictions de la fiction* (Organisation: Emmanuelle Glon)

Certains philosophes cognitivistes, notamment Gregory Currie ont souligné la fonction épistémique de la fiction, assimilant ce type d'expérience esthétique à une « stratégie de test » de la réalité. Il y a en effet une utilité évidente dans le fait de pouvoir expérimenter des mondes étrangers aux nôtres, d'en éprouver les impacts « sans se mouiller », oserait-on dire. En lisant un roman ou regardant un film, nous exerçons en effet nos jugements et nos affects sur des situations qui, par rapport à nous, sont des situations contrefactuelles, c'est-à-dire qui seraient réelles si certaines conditions étaient satisfaites.

Plusieurs thèmes d'enquête apparaissent :

L'expérience d'une œuvre de fiction, par exemple un film, étant abordée sous l'angle de l'activité mentale de l'imagination, quelle différence y a-t-il alors entre un documentaire et la fiction, c'est-à-dire entre des représentations d'événements factuels et celles d'événements imaginaires ?

Quel rôle jouent les caractéristiques formelles et narratives des œuvres de fiction traditionnelles elles-mêmes dans notre engagement à imaginer ?

L'attrance des êtres humains pour les dispositifs fictionnels comme par exemple les narrations filmiques ou littéraires s'enracinerait-elle dans une capacité psychologique générale répondant à certaines fonctions adaptatives *naturelles*, dont l'art fictionnel serait en quelque sorte l'expression cultivée ? Quelles orientations empiriques la littérature nous offre-t-elle à cet égard ?

Notre engagement émotionnel dans des œuvres de fiction est-il relatif à la plausibilité des événements décrits dans l'œuvre ? Si imaginer c'est, de quelque manière, imiter la réalité, est-il d'autant plus difficile d'avoir des réactions émotionnelles aux fictions selon que ces dernières résistent ou non à nos capacités d'imitation ? L'augmentation du nombre des dessins animés diffusés sur les écrans de cinéma européens, lesquels jouent largement sur des situations improbables, offre une piste d'enquête intéressante.

En outre, il sera consacré une partie importante du workshop à ce que certains philosophes ont appelé le « principe de la résistance imaginative morale » : c'est l'idée que si nous n'avons pas de difficulté systématique à envisager des phénomènes non moraux comme étant différents qu'ils ne sont en réalité, nous avons en revanche des réticences à imaginer des situations morales fictionnelles quand elles contrarient trop fortement nos inclinations. Ainsi, quand bien même nous n'aurions aucune difficulté à imaginer qu'il y a un monolithe sur la lune comme dans *2001 L'Odyssée de l'espace*, nous ne pourrions pas nous engager de manière adéquate dans une fiction qui vanterait les mérites du meurtre.

Une telle hypothèse mérite discussion : est-elle plausible ? Satisfait-elle aux modes d'interprétation usuelle des œuvres d'art ? Quelle serait sa nature ? Est-elle sous-jacente à l'émergence d'une expérience émotionnelle elle-même ou fait-elle l'objet d'un mode décisionnel instauré « au coup par coup » ?

b) Séminaires

- Séminaire APIC, Institut Jean-Nicod (Reponsables: Joëlle Proust, Elisabeth Pacherie, Jérôme Dokic).

Le thème du séminaire APIC (Action-Perception-Intentionnalité-Conscience) sera en 2006-2007 "Les émotions: fiction et simulation". Le séminaire sera donc consacré à la question des émotions et de leur relation à l'expérience et à la croyance, dans le cadre spécifique d'une théorie de la simulation, du faire-semblant et de la fiction.

- *L'ontogenèse de la compétence fictionnelle : aspects psychologiques et sociaux* (Séminaire collectif. Responsables : François Flahault et Jean-Marie Schaeffer) (EHESS, à partir d'octobre 2008)

c) Journées d'étude et colloques

- Colloque « *Fiction et cognition : les enjeux du romanesque* » co-organisé par le CRAL (Marielle Macé et JM Schaeffer) et le *Centre d'études sur le romanesque* (Catherine Grall, Université d'Amiens) (Date : printemps 2006, Amiens et Paris).

3. Univers

a) Recherches collectives et individuelles

- « *Mois de la Science-fiction* », ENS, mai 2006 (mercredi 3, 10, 17 ; vendredi 5, 12, 19).

Organisé autour de l'invitation au département Littérature et Langages de l'ENS de Richard Saint-Gelais (Université Laval), spécialiste internationalement reconnu de ce domaine, cet événement comprendra trois conférences suivies de tables rondes (le mercredi) et trois journées d'études organisées conjointement les groupes SF-Phi (Département d'études cognitives) et MENS (Philosophie) de l'ENS, et le groupe de recherche animé par Irène Langlet (Rennes II) et Anne Besson (Université d'Artois). La Passerelle des Arts et le Ciné-club de l'ENS seront associés à cette manifestation qui comprendra aussi des projections commentées de films et des rencontres avec des écrivains.

Les objectifs des journées d'études, dont le programme est en cours d'élaboration, sont les suivants :

- Cartographie de la science-fiction contemporaine, tenant compte des productions non encore traduites et des phénomènes de transferts culturels.
- Usages des outils d'analyse littéraires dans le domaine de la science-fiction — resté jusqu'ici, dans une large mesure en-dehors du champ des études littéraires.
- Axiologie de la science-fiction (dans la lignée des recherches de Thomas Pavel) ; rapports entre éthique, politique et anticipation sociale. quelles conceptions morales structurent les récits de science-fiction.
- Etude de l'environnement générique de la science-fiction, tenant compte des évolutions des genres voisins, notamment la *fantasy*.
- Hypothèses relatives à une histoire formelle du genre.

b) Séminaires

- *La théorie des mondes possibles : un outil pour l'analyse littéraire ?* (Françoise Lavocat, Paris 7), 2005-2006

L'objet de ce séminaire ne sera pas de relancer le débat sur ces problèmes qui relèvent spécifiquement du champ philosophique. En revanche, le caractère opératoire de ces théories pour l'analyse littéraire suscite encore de nombreuses interrogations. On aimerait, par le travail collectif proposé, en interroger la pertinence, mais surtout en expérimenter la fécondité.

- En quoi le concept de monde possible permet-il, par exemple, de repenser la théorie des genres ? l'intertextualité ? La notion de "personnage" ?
- Le monde possible par excellence est-il le roman vraisemblable du XIXe siècle ? Cette théorie est-elle réservée à l'exploration d'univers littéraires contemporains, fondés sur la construction de mondes alternatifs, comme ceux de la science-fiction, ou peut-elle aussi renouveler l'approche de textes anciens ?
- En quoi peut-elle fonder une nouvelle approche des effets de lecture ?

Jeudi 10 Novembre : **Françoise Lavocat** (Université Paris 7) : Introduction. « Panorama critique des typologies des textes littéraires comme mondes possibles »

24 Novembre 05 : **Alexandre Gefen** (Université de Neuchâtel) : « “On entre dans un mort comme dans un moulin” (Sartre) : les topologies référentielles des récits biographiques ».

1^{er} décembre 05 : **Philippe Monneret** (Université de Bourgogne) : « Les mondes possibles : une approche linguistique. »

8 Décembre 05 : **Richard Saint-Gelais** (Université de Laval) : « Le monde des théories possibles »

12 Janvier 06 : **Christine Noille-Clauzade** (Université Rennes II) : « Les mondes possibles de la fiction narrative dans

le second XVIIIe siècle.

Considérations logiques sur un nouveau style de fictionalité. »

26 Janvier 06 : **Marc Escola** (Université Paris IV) : « Mondes possibles et textes possibles ».

9 Février 06 : **Sophie Rabau** (Université Paris III) : « Mondes possibles de la philologie et/ou de l'interprétation des textes antiques. »

23 Février 06 : **Marielle Macé** (C.N.R.S) : « Le "Total fabuleux" : l'engendrement d'univers fictionnels dans le discours ».

9 Mars 06 : **Anne Duprat** (Université Paris IV) : « Des "espaces imaginaires" aux mondes possibles : pour une logique de la fiction classique ».

23 Mars 06 : **Jean-Marie Schaeffer** (E.H.E.S.S.)

6 Avril 06 **Ruth Ronen** (Université de Tel Aviv) : « Possible Worlds: Beyond the Truth Principle ».

27 Avril : **Thomas Pavel** (Université de Chicago) : « Mondes possibles, normes et biens »

4 Mai 06 : **Marie-Laure Ryan** : « Des Mondes possibles aux univers parallèles ».

18 Mai 06 : **Marie-Luce Demonet** (Université de Tours) : « Les "êtres de raison" possibles locataires de mondes à la Renaissance ».

1 juin 06 : **Ludomir Dolezel** (Université de Toronto)

c) Journées d'étude et colloques

Colloque Meinong (hiver 2006-2007)

(responsables J. Dubucs, G. Sandu et Fr. Moltman (IHPST))

Les travaux du philosophe autrichien Alexius Meinong (1853-1920) demeurent une référence essentielle pour la théorie contemporaine de la fiction. En particulier, sa théorie des actes intentionnels manquant de « cible » actuelle, qui fait appel à la postulation d'un univers d'objets inexistantes mais non dépourvus d'« être », est encore l'objet d'investigations très actives, à la fois en logique, en linguistique, en philosophie de l'esprit et en esthétique. La raison de cette actualité persistante de Meinong est simple : l'hypothèse d'une ressemblance structurelle entre les processus imaginatifs à l'œuvre dans la lecture de fiction et les activités mentales comme la perception ou la mémoire, qui ne peuvent guère, de leur côté, être comprises autrement que comme des *relations* à des objets, n'a cessé, depuis un siècle, de se renforcer. En particulier, l'attention croissante apportée à la composante émotive de la lecture des œuvres fictionnelles suggère que les attitudes mentales qui sont impliquées dans cette lecture ne diffèrent pas *toto caelo* des actes intentionnels « ordinaires », et qu'une interprétation relationnelle de ces attitudes est donc, somme toute, celle qui s'impose la plus naturellement. Une fois cette perspective mieux comprise – et, il faut bien le dire, une fois écartées les accusations inspirées de Russell concernant l'« extravagance ontologique » de la philosophie de Meinong –, demeurent des questions fondamentales, que le colloque projeté vise à discuter de façon systématique :

- Quelle doit être la forme rigoureuse d'une sémantique des énoncés contenant des termes désignatifs actuellement dépourvus de référence ?
- Comment rendre compte, d'un point de vue meinongien, des caractéristiques mentales que la perspective adverse, non relationnelle, explique fort bien de son côté, à savoir les *différences* partielles de structure entre les attitudes impliquées dans la fiction et les autres (il est difficilement contestable que, toutes choses égales par ailleurs, les attitudes dirigées vers les objets fictionnels s'accompagnent d'une suspension de la croyance en leur existence « réelle ») ?
- Enfin et surtout, comment faire un sort, dans cette perspective, à l'*incomplétude* caractéristique des objets ou personnages mentionnés dans les textes de fiction (à supposer que les sémantiques meinongiennes s'accroissent de façon satisfaisante de l'*inexistence* de ces items, comment peuvent-elles parvenir à formaliser leur autre caractéristique fondamentale, à savoir que la question de savoir si un attribut leur convient ou pas est, dans la plupart des cas, irrémédiablement indécidable) ?

Conférenciers prévus :

Jacques Dubucs (IHPST)

Mircea Dumitru (Université de Bucarest, Philosophie)

Kit Fine (UCLA, Philosophie)

Rudolf Haller (Graz, Philosophie)

Jaakko Hintikka (Boston, Philosophie)

Karel Lambert (Irvine, Philosophie)

Friedericke Moltmann (IHPST)

Kevin Mulligan (Genève, Philosophie)

Jacek Pasniczek (Lublin, Philosophie)

Terrence Parsons (UCLA, Linguistique)

Gabriel Sandu (IHPST)

Anna Sierszulska (Cracovie, Philosophie)

Zoltan Szabo (Cornell, Philosophie)

Edward Zalta (Stanford, Philosophie)

- *De la figure à la fiction* (Vincent Debaene, Marielle Macé)

Journée d'étude co-organisée par le CRAL et le LILA-ENS.

Date: hiver 2005-2006

Les protocoles des sciences et les discours de savoir mettent en jeu des opérations mimétiques et figurales qu'il sera important de rapprocher et de distinguer des constructions fictionnelles proprement dites. Deux questions peuvent ici constituer le point de départ d'une interrogation sur « la connaissance fictionnelle » : celle du spectre des opérations mimétiques dans leurs fonctions épistémologiques, en l'occurrence du voisinage et de la discrimination de la figure et de la fiction ; celle des modes de validation de ces usages cognitifs de l'imaginaire.

La figure est en effet souvent rapprochée de la fiction ; il est entendu pour beaucoup d'approches discursives, mais aussi pragmatiques, que les procédés figuraux ouvrent à l'invention de scénarios fictionnels : c'est le cas de la rhétorique du discours scientifique (chez un historien de l'écriture des sciences, comme Fernand Halpin, figure et fiction sont décrites comme les deux processus de constitution rhétorique du discours de savoir), de l'anthropologie textualiste, mais aussi des rapprochements effectués, par certaines théories de la référence et notamment celle de Frege, entre le statut des noms propres fictionnels et celui des quasi-concepts, ou encore de l'évolution récente des débats narratologiques : Genette a présenté les figures, tout au moins les figures *par substitution*, comme des fictions en miniature (ce qui pose la question de l'ampleur de l'univers induit) ou en germe (comme opération précédant ou préparant à l'induction d'univers).

La figure peut en effet être entendue comme une micro-fiction, avec ce que cela suppose d'effets, et par exemple d'induction d'univers, du côté de la lecture, mais aussi de discours de dévaluation. Cette définition introduit une gradualité dans la fiction, en termes sémantiques de consistance et d'incarnation, dans le passage de ses usages scientifiques à ses usages littéraires. Il s'agira par exemple d'étudier le passage des tropes, et en particulier de la métaphore comme opération fondamentale de conceptualisation à une phénoménologie de la figure à la façon de Ricœur, et de distinguer le rôle conceptuel local de cette fiction en miniature et le fonctionnement de la fiction dans la globalité du récit.

- *Science-fiction et imaginaires contemporains*, Cerisy-la-Salle, 21-31 juillet 2006

Direction : Francis Berthelot (CRAL) et Philippe Clermont (U. de Strasbourg)

Pré-programme:

22 / 23 / 24 – Représentations : apparition d’imaginaires nouveaux ; influence des nouvelles technologies sur les représentations ; SF et sciences actuelles ; évolution des univers d’auteurs ; expansion de la SF de jeunesse.

Anne Besson (CERLI, université d’Arras) : « L’expansion des autres mondes »

Magali Bicais (Université Pierre Mendès France, Grenoble II) : « Influence des NTIC sur les représentations »

Roger Bozzetto (université d’Aix en Provence) : « Trois Romans pour aborder l’avenir de la SF : La Vénus Anatomique, L’Ecorcheur, Millenium People »

Denis Bousch (CERLI, université de Paris 12) : « La science-fiction allemande contemporaine et les romans d’Andreas Eschbach : palimpsestes et contes spatiaux »

Hugues Chabot (Université de Lyon 1) : « La question du relativisme épistémologique dans les œuvres de Kim Stanley Robinson, Greg Egan et Serge Lehman »

Philippe Clermont (IUF des Maîtres d’Alsace) : « La SF de jeunesse »

Jacques Goimard (enseignant en retraite) : « Science-fiction et psychanalyse »

Thierry Jandrok (université de Strasbourg) : « L’homme et la science dans la SF des 20 dernières années »

Irène Langlet (université de Rennes 2) : « L’Imaginaire de la ville »

Eric Picholle (université de Nice) : « Imaginaires scientifiques nouveaux »

Aurélié Villers (CERLI, université Sophia-Antipolis) : « Le Roman de Mars »

Elisabeth Vonarburg (écrivaine, Québec) : « Les femmes en tant qu’artefact dans la SF. »

25 – Atelier d’écriture :

Elisabeth Vonarburg (écrivaine, Québec)

26 / 27 – Transgressions : métafictions en SF ; écriture à la frontière des genres ; remise en question du genre lui-même ; littérature et arts visuels explorant les limites de leur langage.

Francis Berthelot (CNRS) : « Un exemple de transfiction : La Maison des feuilles de Mark Danielewski »

Ugo Bellagamba (écrivain) : titre à déterminer

Georges-Olivier Châteaureynaud (écrivain) : « Le fantastique malentendu »

François Coupry (écrivain) : « Une Nouvelle Fiction dans les souterrains du réalisme subjectif et minimaliste français actuel »

Ellen Kushner & Delia Sherman (écrivaines, USA) : « Interstitial arts »

Jean Marigny (C.R.I. - Grenoble 3, CERLI - Paris 12) : « Utilisation par la SF des personnages traditionnels du fantastique »

Xavier Mauméjean (écrivain) : « L’impératif de l’affect »

Samuel Minne (CERLI, Paris 12) : « l’exploration des mondes mentaux comme métaphore de la création littéraire »

Jean-Pierre Morel (université Paris 3) : « A propos de quelques cas d’ “histoire-fiction” »

William Schnabel (université de Grenoble) : titre à déterminer

28 – Atelier d’écriture :

Georges-Olivier Châteaureynaud (écrivain)

29 / 30 / 31 – Transpositions : glissement d’une œuvre entre la littérature, le cinéma, la bande dessinée, la peinture, etc. ; mythes, images et figures revisités.

Patrick Absalon (université Marc Bloch, Strasbourg) : « John Baldessari et Nicolas Moulin : vide cité, démiurgie et utopie »

Sylvie Allouche (université Panthéon-Sorbonne Paris 1) : « Images, messages, visages dans L'armée des douze singes de Terry Gilliam »

Danièle André (université Jean Monnet, Saint-Etienne) : « D'une toile à l'autre : Spiderman à l'écran, des comics au cinéma »

Anne Baron-Carvais (université de Lille 2) : « Apparition de super héros et d'imaginaires nouveaux en BD »

Christian Chelebourg (université de La Réunion) : « Star Wars : imaginaire et mythographie »

Thierry Cormier (université Caen) : « Persistances rétinienne : regards imaginaires sur les écrans des sociétés contemporaines »

Vincent Ferré (université Rennes 2) : « Tolkien et la fantasy francophone »

Gilles Menegaldo (université de Poitiers) : « la notion de remake postmoderne avec The Thing (Hawks/Niby, Carpenter) et Invasion des profanateurs (Siegel, Ferrara) »

Maryse Petit : « rapport entre science fiction et manipulation de l'humain dans 4 films de Paul Verhoeven : Robocop, Total Recall, Starship Troopers et Hollow Man »

Daniel Tron (Université de Poitiers) : « Frontières métaleptiques dans le cinéma et le roman »

- *Comportements, entités et univers fictionnels* (Marielle Macé)

Journée d'étude CRAL/ENS. Automne 2007

- La notion d'univers peut être considérée comme le lieu discriminant de la fiction, permettant une différenciation forte entre les entités inexistantes du discours de savoir et celles de la fiction littéraire, différenciation qui opposerait l'abstraction au transfert affectif et à l'incarnation comme ressources propres à la fiction littéraire. Ce qui est distinctif de la fiction est le fait de nous plonger durablement dans un univers induit par l'activité de modélisation.

L'activité fictionnelle embrasse en effet à la fois un processus de « modélisation », aux implications cognitives évidentes, et un processus d'« immersion » dont les retombées en termes de savoir sont plus troubles, à cause des projections ou des dérives qu'elle comporte du côté de la lecture. Ce lien entre la modélisation et l'immersion, et plus généralement entre la production de savoir et l'induction d'univers, semble crucial dans l'interrogation de la portée cognitive de la fiction littéraire. La notion de monde possible, ainsi que l'a montré J.-M. Schaeffer, a eu cette vertu d'attirer l'attention sur le fait que « le dispositif fictionnel ne se borne pas à une addition de propositions fictionnelles » : la façon qu'ont les fictions de « remplir leur tâche cognitive » est donc en partie à chercher dans la portée cognitive des ensembles fictionnels en tant que tels et de leur puissance singulière d'incarnation.

La distinction entre hypothèse et induction d'univers conduira donc à s'interroger sur le statut des ensembles fictionnels, sur le passage des actes de langage fictionnels à la constitution de totalités fictives comme puissance propre du littéraire, distinguée à la fois des entités (discrètes) et des comportements fictionnels.

Existe-t-il une tension entre opérativité cognitive et induction d'univers, comme tendent parfois à le montrer les expériences de lectures communes ? Si les visées propres des constructions fictionnelles se comprennent en termes d'immersion – empathie et projection, les sciences offrent des usages de la représentation qui font à l'inverse l'économie de cette question d'articulation entre modélisation et induction d'univers.

- *Colloque « Le romanesque cinématographique »* (2008) (Direction: Marc Cerisuelo, Paris VII)

Avec : Françoise (Lausanne), Jacques Bouveresse (Collège de France), Alexandre Gefen (Neuchatel), Sandra Laugier (Amiens), James Lastra (Chicago), Pierre Berthomieu (Paris 7), Patrizia Lombardo (Genève), Noël Herpe (Caen), Jean Chateaubert (UQAM), Laurent Jullier (Paris 3)

d) Publications

- Préparation d'une anthologie de textes théoriques consacrées à la problématique des mondes possibles en logique et dans le champ de la théorie de la fiction (Brian Hill, Paris 1, collaboration technique : Elisabeth Godfrid et Cleo Pace - CRAL)

Depuis son application dans l'analyse logique de la possibilité et de la croyance il y a une quarantaine des années, la notion de monde possible est devenue une notion clef de la philosophie et de la logique anglo-saxonne. Les théoriciens de la fiction et les littéraires ne sauraient pas se priver d'un outil conceptuel d'une telle fécondité, et depuis les années soixante-dix, les emplois de la notion de monde possible – sous une forme ou sous une autre – se sont multipliés dans les travaux sur la fiction et sur la littérature. Cette double tradition est cependant peu connue en France.

Le but de cette anthologie est donc double : d'une part, d'introduire cette tradition en rassemblant certains textes fondateurs où des diverses notions qui étaient présentées sous le nom de « monde possible » sont appliquées aux questions de logique philosophique, de théorie de fiction et de la littérature. D'autre part, puisque toute présentation des emplois passés d'une notion tend à préconiser un certain emploi futur, il est nécessaire de donner un aperçu équilibré, en mettant en évidence non seulement les apports de la notion de monde possible, mais ses limites et ses faiblesses apparentes, aussi bien que des éventuelles questions sur la nécessité et la fécondité de sa mise en œuvre.

- Anthologie : Le conte populaire en France (François Flahault, Catherine Velay-Vallantin, avec la collaboration de Ioana Vultur).

Ce programme sera mené en collaboration avec la Bibliothèque nationale de France et avec la collection *Bouquins* (éditions Robert Laffont). La B.N.F. en a voté le financement.

Il s'agit de mettre sur pied un volume d'environ 1000 pages qui, comme le recueil des frères Grimm pour l'Allemagne ou celui d'Italo Calvino pour l'Italie, devrait enfin procurer une vue globale de la production des contes en France, et non plus une vue segmentée selon l'entrée et le découpage par «provinces», dont la tradition a perdu. L'élaboration du recueil offre une occasion unique de valoriser et de rendre accessible au public le fonds de contes de la B.N.F., fonds qui reste encore inexploité, malgré sa richesse. L'effort portera sur l'exploitation de tout un fonds de contes qui attend d'être catalogué et, pour les Archives de la parole

a) Recherches collectives et individuelles

- *Le récit de fiction : Marqueurs textuels et paratextuels* (Marion Carel, John Pier, J-M Schaeffer) (à partir d'automne 2007)

Ce groupe de travail regroupera, à partir de la rentrée 2007, les chercheurs du CRAL impliqués dans les travaux de l'opération "Analyse formelle du récit". Il s'inscrit dans la volonté d'une synergie entre les recherches en narratologie et l'étude de la fiction..

Actuellement la plupart des théories de la fiction ont un fondement pragmatique, c'est-à-dire qu'on admet que la fiction ne saurait être définie par des critères formels mais uniquement par des critères intentionnels ou attentionnels, la fiction se définissant comme une attitude face aux représentations induites par le texte (ou tout autre support sémiotique) plutôt que par des traits propres à ce texte ou à ce support. Pourtant à la suite notamment des travaux de Hamburger, on a pu montrer qu'il existe bien des indices linguistiques de fictionnalité, tels l'application de verbes qui décrivent des processus intérieurs (penser, réfléchir, croire, sentir, espérer, etc.) à des personnes autres que l'énonciateur du récit, l'emploi du discours indirect libre et du monologue intérieur, l'utilisation d'anaphoriques sans antécédents (Hemingway, par exemple, introduit souvent ses personnages directement par un pronom personnel), l'utilisation de verbes de situation (par exemple : se lever, aller, être assis, entrer, etc.) dans des énoncés portant sur des événements éloignés dans le temps, l'emploi massif de dialogues, surtout lorsqu'ils sont censés avoir eu lieu à un moment éloigné dans le temps du moment d'énonciation du récit, l'emploi de déictiques spatiaux non indexés sur l'énonciateur et surtout la combinaison de déictiques temporels avec le prétérit (au lieu du présent) et le plus-que-parfait (au lieu du prétérit);

Or, à ce jour, il n'existe aucune évaluation translinguistique et transhistorique sérieuse de la validité de ces indices : dans quelles langues ces anomalies grammaticales sont-elles observables? depuis quand ces techniques sont-elles utilisées dans le discours de fiction hétérodiégétique occidentale? comment peut-on rendre compte de leur genèse? Que nous apprennent-elles concernant le fonctionnement mental de la fiction littéraire hétérodiégétique?

C'est l'ensemble de ces questions que ce groupe de travail se propose d'explorer en associant des spécialistes des études littéraires, des linguistes spécialistes d'aires linguistiques différentes, des chercheurs en analyse du discours, ainsi que des philosophes travaillant dans le domaine de la simulation mentale.

b)

S é m i n a i r e s

- *Allégorie et fiction au seuil de la modernité* (Françoise Lavocat, Anne Duprat, Guiomar Hautcoeur, Université Paris 7) (2005-2007);

Ce groupe de travail constitué par les membres du CLAM (Paris 7) se propose d'examiner la question de l'allégorie dans ses rapports avec la notion de fiction, depuis le moyen âge jusqu'au dix-neuvième siècle, avec une focalisation particulière sur les seizième et dix-septième siècles. L'allégorie est-elle une modalité de la fiction ? Les dispositifs herméneutiques relevant de l'allégorie et de la fiction sont-ils compatibles ou antagonistes ? Peut-on parler de monde fictionnel allégorique et comment est-il construit ? Quels sont des dispositifs spécifiques, dans le texte, qui impliquent un mode de lecture allégorique ? Est-ce qu'ils diffèrent, et en quoi, des processus que recouvre l'idée d'« immersion fictionnelle » ? On prêterait un intérêt particulier aux rapports entre l'allégorie et la notion de jeu. On reviendra enfin sur le *topos* critique de « crise de l'allégorie ». Est-il vrai de dire qu'une dissolution de l'allégorie (fin seizième siècle ? fin dix-septième siècle ? dix-huitième siècle ?) est corrélative d'un essor de la fiction romanesque ?

- *Fiction et cinéma : monstration , immersion ou les aléas du romanesque cinématographique* (Marc Cerisuelo) (2006-2007)

Si un film est d'abord fait pour être vu, le cinéma n'est pas pour autant un simple art de l'image. Pour Käte Hamburger il relève du « domaine logique de la fiction littéraire » : utilisant les « régimes » épique et dramatique de la fiction ; art du temps fondé sur le mouvement, il doit même être séparé de la photographie rangée d'une façon très lessingienne du côté des arts de l'espace. De manière délibérée (chez Christian Metz) ou largement inconsciente (dans le discours critique), la conception comme toujours très radicale de la poéticienne a rencontré – ou justifié *a posteriori* – la thèse dominante dans le discours théorique français du primat de la monstration. Formule canonique chez Serge Daney : « Le cinéma n'est pas l'art des images, mais l'acte de montrer ». La thèse rencontre sur un autre front les préoccupations de la narratologie, y compris dans sa version antégenettienne, notamment chez Albert Laffay qui rendit célèbre, dès la fin des années 1940, l'expression de « Grand Imagier ». Vaste pan théorique qui se déploie sur plus d'un demi-siècle où *le spectateur est toujours conçu comme quelqu'un à qui on montrerait un film.*

En dépit de sa validité spécifique (notamment au regard d'une détermination du film de cinéma, qui ne relève pas du seul domaine iconique), la thèse du primat de la monstration a constitué d'évidence le principal obstacle au déploiement de la problématique de la fiction dans le domaine cinématographique. Fait paradoxal quand on connaît (et qui l'ignore ?) la prégnance de la fiction au cinéma, la très grande souplesse narrative du médium et son adoption quasi immédiate des procédures du romanesque. Après une reprise métacritique fondée sur la relecture des textes de la tradition cinématographique, il s'agira dans ce séminaire de mieux comprendre le fait de l'immersion perceptive qui fonde l'expérience du spectateur de cinéma (ou de vidéo, ou de DVD). On insistera sur la nécessaire élimination de certaines « crampes mentales », d'ordre théorique (la « lecture » du film) ou critique (comme le statut ambigu de l'« auteur » au cinéma). L'étude portera sur des exemples précis en privilégiant en un premier temps les exemples-limite (caméra subjective, présence du narrateur, insistance formelle), pour mieux faire apparaître l'évidence du recours aux sources du romanesque dans un flux perceptif propre au spectateur. On insistera, après Jerrold Levinson, sur l'importance de la musique de film pour l'immersion spectatorielle, et, avec Gregory Currie, sur la dimension cognitive mais non constructiviste de la perception du spectateur.

- *Les lieux de la fiction au cinéma* (Séminaire du CLAM. Direction Claude Murcia) 2006-2007

En partant de la distinction entre « lieu » et « espace » (et des positions contradictoires, sur ce point, de Michel de Certeau et d'André Gardies), ce séminaire se propose d'explorer les lieux de la fiction au cinéma, dans leur dimension matérielle et physique plus que métaphorique. Il s'agira d'étudier leur puissance de configuration de dynamiques diverses, en confrontant leur fonctionnement au cinéma, avec celui qui est le leur au théâtre et dans la littérature.

Quelles que soient ses caractéristiques morphologiques, le lieu filmique constitue un objet diégétique singulier en ce qu'il est voué à inclure d'une part des actions, des situations - il est le lieu de quelque chose -, d'autre part éventuellement la caméra, autrement dit le point de vue à partir duquel son image est produite. Il possède nécessairement un dedans figuratif qui doit pouvoir être offert à la vue. Telle serait la condition même de son statut ontologique de lieu filmique dans l'enceinte de l'image. Toutefois, le lieu se construit également à partir de ce que l'image tait. Château hanté ou building ultramoderne, vaste paysage extérieure ou pièce exigüe, continent ou recoin d'escalier, le lieu est toujours partiellement figuré et, par conséquent, imaginairement construit à travers le film. C'est dans cette dialectique qu'il s'agira d'examiner les modalités de représentation et de construction du lieu propre au film.

On s'intéressera également à d'autres dimensions de l'espace, par exemple à la notion d'espace transitionnel au cinéma (Francis Vanoye) : dans quelle mesure les propositions théoriques du pédiatre et psychologue britannique Donald W. Winnicott concernant le jeu, les "espaces potentiels" et les "objets transitionnels" permettent-elles de comprendre la fréquence des représentations d'espaces de jeu au cinéma, et d'analyser leurs fonctionnements ? La fonction du jeu, et ses prolongements dans la vie culturelle, peuvent-ils également rendre compte de certains aspects de l'activité des cinéastes dans leur recherche d'identité ?

Des analyses sur les lieux de la fiction littéraire et théâtrale viendront compléter et enrichir cette exploration.

c) Journées d'étude et colloques

- Colloque international « *Ecritures de l'histoire, écritures de la fiction* » (Organisateurs: John Pier, Philippe Roussin, JM Schaeffer, 16-18 mars 2006, BNF)

Programme :

Jeudi 16 mars :

10.15h-11h : Wolf Schmid (Université de Hambourg) :

« Les événements et l'histoire dans les récits factuels et fictionnels »

11h-11h30 : Dmitrij Kalugin (Université Européenne de St. Petersburg) :

« Between Literature and History : Social Functions of Russian Autobiographical Narratives of the Nineteenth Century »

11h30-12h : Stéphane Michonneau (Université de Poitiers) :

« Entre fictionnel et factuel : Los Sátrapos de Occidente d'Antonio Ramos Martin »

12h-12h30 : Sabine Schlickers (Université de Brême) :

« Narration fictionnelle et historiographique : la littérature gauchesque »

14h30-15h15 : François Hartog (EHESS)

Titre à préciser

15h15-15h45 : Ioana Vultur (CRAL) :

« Référence, récit, histoire »

15h45-16h15 : Jean-Louis Jeannelle (Université de Paris IV) :

« Littérature et sens du réel »

16h30-17h : Birte Lönneker (Université de Hambourg) :

« Automatically Generating Fictional and Factual Narratives »

17h00-17h30 : Matthias Aumüller et Hans-Harald Müller (Université de Hambourg) :

« Cognitivism – the missing link between fictional and historiographic narratology ? »

Vendredi 17 mars

9h30h-10h15 : Michael Scheffel (Université de Wuppertal) :

« Est-ce-qu'il y a une différence entre 'narratologie fictionnelle' et 'narratologie historiographique' ? Réflexions à partir de quelques thèses de Hayden White et Paul Ricoeur »

10h15-10h45 : Tomá Kubi_ek (Académie Tchèque des Sciences – Prague/Brno) :

« The Contribution of Czech Structuralism to the Concept of Historiography : Felix Vodi_ka »

10h45-11h15 : Ond_aj Sládek (Académie Tchèque des Sciences – Prague/Brno) :

« Between History and Fiction : On the Possibilities of an Impossible History »

11h15-11h45 : Daniel Fulda (Université de Cologne) :

« 'A=M -> récit factuel' ? Critique de la distinction entre narration fictionnelle et narration historique chez Genette »

12h-12h30 : John Pier (Université de Tours / CRAL) :

« L'hybridation de l'histoire et de la fiction chez Melville »

12h30-13h : Valerij Timofeev (Université d'Etat de St Petersburg) :

« The Reader as Focalisator »

12h30-13h : Matías Martínez (Université de Wuppertal) :

« Plot Structures in Fiction and Historiography : Similarities and Differences »

Samedi 18 mars :

10h-10h45 : Claude Calame (EHESS) :

« Entre vraisemblance, nécessité et fabrication poétique : historiographie classique grecque »

10h45-11h15 : Françoise Lavocat (Université de Paris 7) :

« Le récit de catastrophe (XVIe – XVIIe siècles) : entre histoire et fiction »

11h15-11h45 : Sabine Lang (Université de Hambourg) :

« L'histoire vraie : écritures d'un paradoxe dans l'historiographie et la littérature françaises du XVIIIe au XXe siècles »

11h45-12h15 : Philippe Roussin (CRAL, CNRS) :

« La partition entre littérature et historiographie dans l'herméneutique narrative de Ricoeur ».

14h15-15h : Meir Sternberg (Université de Tel Aviv) :
 « Fiction, History and Modern Bias : A Review from Antiquity »
 15h-15h30 : Marielle Macé (CRAL, CNRS) :
 « 'Les formes élémentaires de la périodicité' : tempos et écriture de l'histoire chez Sartre »
 15h30-16h : Natal'ja Movnina (Université d'État de St. Petersburg) :
 « Landscape as a Way of Historisation of Narrative »
 16h15-16h45 : Sergueï Fokine (Université d'État pour l'Économie et les Finances) :
 « Les chemins de la narration de soi : Carnets de drôle de guerre et les débuts du projet autobiographique de J.-P. Sartre »
 16h45-17h15 : Jean-Marie Schaeffer (CRAL, CNRS/EHESS) :
 « Reporter, imaginer, inventer »

- Colloque « *La taille des romans* », 18-22 avril 2006

Colloque organisé par T. Pavel (University of Chicago/Collège de France) et A. Gefen (Université de Neuchâtel/Fabula), avec le soutien de la Fondation des Treilles et du projet Artamène (Fonds National suisse de la Recherche Scientifique), ainsi que la collaboration du Centre de Recherche sur les Arts et le langage (CNRS/EHESS) et de l'équipe de recherche « Littérature et histoires » (Université Paris VIII).

Comité scientifique : Claude Bourqui, Alexandre Gefen, Marielle Macé, Thomas Pavel, Tiphaine Samoyault.

Le colloque se déroulera du 18 au 22 avril 2006 à Tourtour. Il sera couplé à une journée d'études organisée en juin 2006 au Collège de France, avec la participation d'A. S. Byatt et de R. Millet.

Tentation de gigantisme, rêve d'infini ou désir d'épuisement : que l'ampleur soit perçue comme une valeur ou un repoussoir, la taille des romans est un enjeu central pour le lecteur, l'éditeur, l'écrivain et la théorie critique. Dans l'ordre de la dimension, les pouvoirs quantitatifs du roman, qui embrassent un spectre exceptionnellement vaste, dépassent en effet tous ceux des autres genres littéraires, du Grand Cyrus de Mlle de Scudéry (13 000 pages) aux Hommes de bonne volonté de Jules Romain (27 volumes). Comment comprendre cette propension du roman à la démesure ?

Peut-on détecter, à l'intérieur de l'histoire du roman, une histoire de ses dimensions possibles, faite de traditions intertextuelles et de modèles génériques ? Existe-t-il une continuité des immenses romans dits « baroques » au roman moderniste du xxe siècle en quête d'un langage-monde ? Faut-il supposer également une géographie mondiale de la longueur, qui verrait aujourd'hui le très long roman – à la fois social et psychologique – prospérer en Angleterre ou dans les Amériques, et décliner au contraire en Europe continentale ?

Quels peuvent être, ensuite, les enjeux formels et énonciatifs du gigantisme ? Comment penser en termes esthétiques les effets de taille, d'échelle et de proportions ? Brièveté ou longueurs font-elle nécessairement sens ? Certains romans, longs ou courts, le sont peut-être indifféremment. Peut-on esquisser une poétique transhistorique du très grand roman et mettre en rapport des modes de représentation et des ambitions quantitatives ?

Existe-t-il en effet, du côté de la théorie littéraire, des affinités réelles entre la dimension de l'œuvre et celle de l'univers représenté ? Comment penser les liens entre la quantité fictionnelle et l'ampleur textuelle ? Les grandes œuvres relèvent-elles toutes d'une ambition de totalisation équivalente, y compris celles qui ne font pas de la quantité et de la longueur un critère matériel de cette ambition ? Que penser, dans ce cadre, des formes particulières de débordements que sont les continuations, les suites, les transcriptions dans d'autres arts ou dans les pratiques paralittéraires ou ludiques qui accompagnent nombres d'œuvres ?

Qu'en est-il enfin du lecteur ? L'attraction pour les très grands romans relève-t-elle d'un mécanisme d'immersion spécifique, d'une pulsion d'englobement ? Met-elle en place de formes particulières d'attachement au genre ? Quels rapports entretiennent la temporalité de la lecture et le temps du roman ? Les limites perceptives ou mémorielles et les usages historiques de lecture s'accommodent probablement d'une manière singulière des univers dilatés des très grands romans et du risque d'illisibilité qui les frappe.

- Journée d'étude « *Voyage au centre du récit* ». *Autour du travail de Thomas Pavel*
ENS-Collège de France, 12 mai 2006.

Le colloque est organisé parallèlement au cours donné par T. Pavel au Collège de France sur le thème : « Comment écouter la littérature ? » Comme dans le travail antérieurement mené sur *Le Romanesque* (éd. G. Declercq et M. Murat, PSN, 2004), c'est l'expérience de la lecture, ses investissements émotionnels, son rôle dans la formation intellectuelle et la construction éthique du sujet, qui feront l'objet des interventions et des débats.

Intervenants (programme provisoire) : T. Pavel, J.-M. Schaeffer, V. Descombes, Ph. Dufour, M. Murat, M. Macé ; rencontre et discussion avec Richard Millet.

- Colloque International « *La fiction et ses medias* » (organisateurs: Marielle Macé, Philippe Roussin, Georges Roque) (printemps 2009)

Ce colloque se donnera comme but de confronter les pratiques fictionnelles artistiques dans la diversité de leurs supports et de s'interroger sur les constantes transsémiotiques de la fiction ainsi que sur les différences dues à la spécificité des supports sémiotiques. L'étude des transferts d'une « matière » fictionnelle donnée, voire de façon plus précise d'un « univers fictionnel » donné, d'un support sémiotique à un autre (du texte au film par exemple, ou à l'inverse du film au texte) permettra de répondre de manière empiriquement fondée à ces questions théoriques qui intéressent aussi bien la théorie de la fiction que plus généralement la théorie de l'information (en termes de supports sémiotiques).

d) Publications

Ouvrage collectif : *Ecritures de l'histoire, écritures de la fiction* (2008)

Selon le principe de l'ouvrage *Métalepses*, il ne s'agira pas d'une publication des Actes du colloque, mais d'un recueil indépendant de textes choisis en ayant en vue la cohérence du recueil.

Ouvrage collectif : *Allégorie et fiction au seuil de la modernité* (Françoise Lavocat, Anne Duprat, Guiomar Hautcoeur) (2009)

V. BUDGET PREVISIONNEL

Pour que le GDR puisse réaliser l'ensemble des activités programmées, nous tablons sur un budget prévisionnel de **10,5 KE** par année.

Ce budget serait ventilé en moyenne selon les postes de dépense suivants :

1. Organisation de colloques, de journées d'étude et de workshops,	6500 E
dont : - Missions (frais de voyage, logement) pour les conférenciers invités : 5500 Euros	
cartons d'invitation, pause-café, déjeuners) : 1000 Euros	- Frais d'organis
2 . V a c a t i o n s ,	
dont : - Traductions de textes (colloques et publications): 2500 Euros	
- Travaux de recherche bibliographique : 500 Euros	3000 E
3. Dépenses de fonctionnement diverses (petites fournitures, frais de photocopie, acquisition d'ouvrages, frais de réception)	1000 E
TOTAL :	<hr/> 10500 E par année
	= 42000 E (4ans)

N.B. 1 : Il s'agit d'une ventilation moyenne du budget, la répartition pouvant légèrement varier d'une année à l'autre selon l'importance prise cette année-là par les différentes activités : colloques, journées d'étude, réunions des groupes de travail, recherches bibliographiques, traductions de textes.

N.B. 2 : La dotation demandée ne couvre pas l'ensemble des dépenses annuelles prévues. Une partie des dépenses sera financée par d'autres sources : demandes ponctuelles de subvention pour les colloques, budget propre du CRAL, accueil de collaborateurs étrangers comme professeurs invités à l'EHESS pour des séjours d'un mois, participation financière des partenaires (l'ENS prend ainsi en charge le colloque « Voyage au centre du récit. Autour du travail de Thomas Pavel »), participations ponctuelles extérieures (*Forschungsgruppe Narratologie* de l'Université de Hambourg, *Fondation des Treilles*, *Projet Artamène* du *Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique*).

